

royaux devaient être contresignés par l'un des ministres. Afin de s'y dérober, ils évitaient tous de paraître. Le soir du 13 mars, Godoy aperçut M. de Caballero : « Où étiez-vous donc, monsieur ? On ne vous trouve nulle part ; montez et signez un papier qui est nécessaire. — Je n'en ferai rien. — Je vous l'ordonne. — Je ne reçois des ordres que du Roi (1). » Ni le ministre de la justice ni celui de la marine ne cédèrent ; une discussion violente en présence du Roi et de la Reine, et dont les échos retentirent à travers les portes closes, laissa les choses en suspens (2).

Le prince des Asturies, instinctivement, avait promis de ne pas partir, et sa décision donnait un point d'appui à l'effervescence populaire. Toutes les classes de la société partageaient cette émotion et sur la route poussiéreuse qui va de Madrid aux ombrages d'Aranjuez, se coudoyaient des ouvriers, des moines, des employés, des officiers, des paysans, des domestiques, de grands seigneurs et de petits bourgeois. Tout ce monde, bourdonnant comme des abeilles, allait, venait de la ville au château ; le Roi voyait de ses balcons, débouchant de toutes les avenues, la foule éparpillée sous les arbres, assise sur les bancs du rond-point, pressée aux grilles des parterres. Pour calmer ce bruit insolite, une proclamation affichée de Charles IV déclarait faux tout projet de voyage. Mais des mules qui entraînent, des paquets qui sortaient, l'agitation des gardes, l'importance des valets démentaient cette assurance.

Le soir du 17 mars, un mouvement particulier se manifesta imprudemment autour du petit palais du prince de la Paix ; des attelages stationnaient devant la porte, les groupes se rapprochèrent, une patrouille voulut les disperser, des cris s'élevèrent, un coup de feu partit. Le bruit fit accourir la

(1) Bulletin de Beauharnais à l'Empereur, 15 mars 1808, AF IV, 1680.

(2) Rapport de Caballero à Murat, 4 mai 1808, AF IV, 1606.

foule, l'émotion l'excita, les ténèbres l'irritèrent, elle enfonça les portes, bondit, brisa les meubles, mit tout à sac avec la déception de ne pas saisir le maître de la maison. Le charme est rompu, les événements se précipitent : avant le jour le château est bloqué; Charles IV, effaré, cède à son entourage : il retire au prince de la Paix ses emplois et ses charges (1); à la fenêtre où il se montre un instant on l'acclame et la nouvelle d'une chute souhaitée, imprévue, arrachée, se répand jusqu'à Madrid.

Réveillé au bruit (hasard ou non, cette nuit-là Beauharnais couchait à Aranjuez), l'ambassadeur de France courut au palais. Il était cinq heures et demie du matin quand il fut introduit auprès des souverains, la Reine fort abattue, le Roi accablé. Ce dernier lui tint ce langage :

« L'Empereur peut compter sur moi, je ne quitterai point ce pays, je vous en donne ma parole, à moins que je n'aille au-devant de l'Empereur » — avec un soupir : « Manuel est parti, je le plains, il m'a servi vingt ans; je serais fâché qu'il lui arrivât quelque chose. Je ne veux plus de généralissime; je marcherai moi-même à la tête de mes troupes. Je ne ferai plus aucune démarche sans en parler à l'Empereur. Communiquez-moi vos idées, M. l'ambassadeur; mais *grâce* dans ce moment; je suis tout troublé de cette nuit (2). »

Lui-même fort embarrassé de sa personne, Beauharnais quitta sur-le-champ le *sitio* afin de ne pas s'y compromettre

(1) Comme pour rendre la destitution irrévocable on s'était empressé de la faire annoncer par Charles IV à Napoléon :

« MONSIEUR MON FRÈRE. — Il y avait longtems que le prince de la Paix m'adressait des instances réitérées pour obtenir de se démettre des charges de généralissime et amiral. Je me suis prêté à ses désirs, en lui accordant la démission de ces charges; mais, comme je ne saurais oublier les services qu'il m'a rendus, et notamment celui d'avoir coopéré à mes désirs constans et invariables de maintenir l'alliance et l'amitié intime qui m'unissent à V. M. I. et R., je conserverai à ce prince mon estime. »

(2) Beauharnais à l'Empereur, 18 mars 1808, AF IV, 1680.

davantage, et de retour à Madrid, s'empessa moins de donner les nouvelles d'un événement si étrange, que de chanter ses propres louanges : « Calme au milieu de la tempête, V. M. peut être tranquille sur son ambassadeur... Nautonier sans boussole, je suis arrivé au port sans avarie... Votre ambassadeur a recueilli les hommages d'un peuple exaspéré... » Et de fait, au milieu des exclamations, les cris de : « Vive Napoléon » s'étaient fait entendre sur le passage de sa voiture (1).

La joie universelle se manifeste par des vivats, des illuminations et aussi par le pillage des maisons du prince et de ses parents, car les coupeurs de bourse font toujours leur profit d'une émeute. Néanmoins au milieu de l'effervescence les écussons royaux étaient scrupuleusement respectés, et les tableaux qui appartenaient à l'État portés à l'abri dans les couvents. La malheureuse femme du triste personnage échappa non seulement à tout danger personnel, mais fut saluée avec commisération par le peuple, dont l'élan s'arrêta au seuil de la chambre de son enfant. — Pour lui, le *privato* abhorré, blotti pendant trente-six heures dans une natte sous les combles de sa demeure, il sortit de sa cachette pressé par la soif. Un factionnaire le reconnaît, lui refuse le verre d'eau qu'il implore, appelle, et le livre à ses compagnons. Saisi, frappé, on l'entraîne, pour le conduire au prince des Asturies comme à son juge, un vieux manteau jeté sur les épaules, coiffé d'un tricorne défoncé.

Lorsqu'il passa devant ma fenêtre, écrivait le chargé d'affaires de Saxe, entre deux gardes du corps à cheval dont il était tenu au collet, il avait reçu une blessure à la figure près de l'œil droit; c'est un miracle qu'on ait pu le mener vivant au quartier des gardes. Un chirurgien m'a dit qu'un cheval lui avait marché sur les pieds... (2).

(1) Lettre confidentielle à Champagny, 15 septembre 1808, vol. 676, fol. 308; — et AF IV, 1680.

(2) Lettre à Beauharnais, AF IV, 1680.

Le drame en effet avait pour cadre une écurie. Un officier présent à la scène nous a laissé ses impressions :

Il parut dans un état à faire compassion à ses plus grands ennemis... la figure ensanglantée et tellement affaibli par le sang qui coulait de sa cuisse qu'il ne pouvait se soutenir. Il tomba aux pieds du prince des Asturies en disant : — *Je demande grâce à V. M.* Le prince lui répondit avec calme : — *Manuel, tu oublies donc que mon père vit encore. — Eh bien, que V. Altesse pardonne mes offenses. — Manuel, les injures que j'ai reçues de toi sont pardonnées, mais tu dois compte à l'Espagne du mal que tu lui as fait. Le Conseil de Castille te jugera (1).*

En face de cette chute les réflexions abondent, et il semble voir dans nos temps modernes le pendant de cette disgrâce d'Eutrope dont l'antiquité nous a laissé l'exemple fameux, immortalisé par l'éloquence de Chrysostôme :

Tout avait péri, une rafale en soufflant avait dépouillé cet arbre de ses feuilles, et nous le montrait nu et ébranlé jusque dans ses racines... Qui pouvait se vanter d'être arrivé à ce point de grandeur? Ne surpassait-il pas tout le monde en richesses? N'était-il pas parvenu aux plus hautes dignités? Tous ne le craignaient-ils pas et ne tremblaient-ils pas à son nom? Et à présent plus rien, plus misérable qu'un prisonnier chargé de fers, plus pauvre que le dernier des esclaves et des mendiants, et il ne voit plus que destruction et ruine, les bourreaux et le chemin de la mort.

Charles IV et Marie-Louise doivent assurer leur sécurité : le vieux Roi fait appeler le prince des Asturies, dont le rôle grandit à chaque instant depuis la veille, et, pressé par quelques courtisans, au milieu des soldats menaçants, il remet à son fils une abdication (2). Ferdinand est roi d'Es-

(1) 21 mars 1808, AF IV, 1605, 1^{er} dossier, n° 58.

(2) « Comme mes infirmités habituelles ne me permettent pas de supporter plus longtemps le poids important du gouvernement de mon royaume et ayant besoin, pour ma santé, de jouir, dans un climat plus tempéré, de

pagne! Les acclamations de la populace et les vivats des gardes du corps donnent une force inattendue à ce trône si subitement dressé.

Voilà ce que Murat apprend à quelques lieues de Madrid et ce qui lui cause une émotion bien légitime. En homme plongé dans les difficultés d'un événement, il en comprend la gravité, et sa lettre à l'Empereur révèle les agitations d'un cœur que le sentiment de l'honneur ne laisse pas insensible : « Je ne puis dissimuler à Votre Majesté toute ma douleur. Je prévois que le sang peut couler, et l'Europe ne manquera pas de dire que c'est la France qui l'a ordonné. Je commande vos armées, je représente ici Votre Majesté, et certes personne en Europe ne croira que je suis à leur tête sans connaître vos projets... Quel jugement portera et la génération présente et la génération future? Votre Majesté peut tout par la puissance seule de son génie et de sa gloire... Elle ne peut vouloir employer d'autres moyens, soit qu'elle veuille protéger ou renverser la dynastie des Bourbons, ou affranchir les Espagnes du joug du prince de la Paix... Ma loyauté souffre et c'est la première fois de ma vie que je regrette de ne pas savoir comment dignement servir Votre Majesté dans une circonstance aussi critique (1). »

Il avance anxieux, fébrile, et en arrivant à El Molar le voici jeté tout entier dans les complications et les cabales que Napoléon a voulu éviter à sa simplicité politique. La fille de

la vie privée, j'ai décidé, après la plus mûre délibération, d'abdiquer ma couronne en faveur de mon bien-aimé fils, le prince des Asturies.

« En conséquence, ma volonté royale est qu'il soit reconnu et obéi comme roi et seigneur naturel de tous mes royaumes et souverainetés; et pour que ce décret royal de ma libre et spontanée abdication soit dûment et ponctuellement accompli, vous le communiquerez au Conseil et à tous autres auxquels il appartiendra.

« A Aranjuez, 19 mars 1808. — « *Moi LE ROI.* »

(1) 19 mars 1808, AF IV, 1605.

Charles IV, la reine d'Étrurie, revenue auprès des siens le mois précédent, avait assisté plus morte que vive à l'émeute d'Aranjuez. S'autorisant de vagues relations avec le grand-duc de Berg, elle vit en lui un sauveur, le chef d'armée qui peut préserver des attentats de la populace. Elle lui envoya un homme déguisé, le suppliant de venir auprès de son père et de sa mère « qui allaient partir ». Si la reine d'Étrurie avait mis en avant ce prétexte, de préférence à tout autre, elle fit preuve de beaucoup d'habileté, car aucun motif ne pouvait mieux exciter l'empressement de Murat, craignant l'éloignement des vieux souverains, dans son ignorance des desseins de l'Empereur sur eux. Les circonstances, du reste, allaient lui donner le sens des choses politiques, et le souci de ses intérêts le conduire dans ce dédale.

Pendant que François de Beauharnais s'aventurait maladroitement et prenait parti à l'étourdie pour Ferdinand VII, Murat comprenait l'utilité du rôle opposé. Rencontrer Charles IV fatigué, vieilli, déconsidéré, était autrement avantageux aux plans de l'Empereur et à ses propres espérances que de se trouver en présence d'un prince jeune, acclamé de la foule, fort du prestige de la nouveauté. De lui-même, il prit donc le chemin que Napoléon devait lui montrer et affecta de tenir pour non avenue l'abdication d'Aranjuez. Il exprima à la reine d'Étrurie son indignation de l'émeute, ses regrets de ne pouvoir se rendre auprès des vieux souverains, et offrit un asile au milieu de ses troupes. Son aide de camp, Monthyon, homme de confiance et de tête, courut à franc étrier les huit lieues qui les séparaient d'Aranjuez, avec la mission d'amener Charles IV à l'une des deux solutions que Murat ménageait habilement : reprendre son abdication (et les choses restaient au point où elles étaient la veille); se rendre au camp français (et c'était fournir un otage précieux). « Alors l'Espagne se trouverait véritablement sans roi,

puisque le père avait abdiqué et que l'Empereur serait maître de ne pas reconnaître le fils, que l'on peut regarder comme usurpateur (1). » C'était tout le plan de Bayonne que Murat traçait à l'avance; une ambition surexcitée, comme par un trait de lumière avait fait trouver ces finesses à ce soldat, moins adroit que retors.

La nuit du 21 au 22 mars se passait en conciliabules entre Charles IV, Marie-Louise, la reine d'Étrurie et M. de Monthyon, qui repartait au quartier général, chargé des lamentations de ces personnages effarés. Leur découragement engagea Murat à faire un pas de plus : ce ne serait plus un monarque sans pouvoir ni volonté que l'on aurait devant soi, mais plus de monarque du tout. Il rédigea, *anti-datée* du 21 mars, une formule d'abdication en faveur de l'Empereur, et son aide de camp reprit le chemin du *sitio* royal pour y arriver le 23 mars, au commencement du jour. Il fit lever la reine d'Étrurie, lui expliqua rapidement les ordres dont il était porteur, courut les répéter à ses parents. La sensibilité émoussée de Charles IV entra facilement dans la pensée de retraite qu'on lui suggérait; il parla de repos en France, de vie paisible « dans une métairie », loin des soucis et des traîtrises; Marie-Louise, dont l'unique pensée était de sauver les jours de Godoy, acceptait tout dans ce but. Écrire la lettre d'abdication demandait quelque temps; M. de Monthyon craignait que sa présence ne fût remarquée; ayant l'assurance absolue de son succès, il rejoignit Murat au moment où il allait entrer à Madrid.

Si les « vieux rois », désarmés par une révolution de palais, avaient mis leur suprême espoir dans Murat (2), de

(1) Lettre du 21 mars 1808.

(2) Murat était accablé de leurs missives : du 21 mars au 20 avril, Marie-Louise lui envoya dix-sept lettres, jusqu'à trois le même jour (9 avril), la reine d'Étrurie six et Charles IV deux, en outre de trois autres qu'il le pria de faire passer à l'Empereur.

son côté, Ferdinand et ses amis comprenaient que la conduite du Grand-Duc pouvait être la consolidation de leur pouvoir ou l'avant-coureur de sa chute. L'enthousiasme populaire, le dévouement des patriotes, la faveur du clergé, le point d'honneur des gentilshommes, étaient aussi de solides appuis. De sorte qu'en sentant la nécessité de gagner Murat à sa cause, le prince des Asturies ne mit pas d'empressement ni de déférence excessifs. Il avertit avec correction tout d'abord de son « avènement » l'ambassadeur Beauharnais, intermédiaire agréable, quasi complice, de qui il savait ne recevoir que des félicitations. Enfin, le 22 mars au soir, comme le bruit de l'entrée de Murat dans la capitale s'accroissait, il dépêcha à son quartier général le duc del Parque, capitaine des Gardes du corps, porteur de l'abdication de Charles IV, d'une lettre de Ferdinand notifiant sa royauté, d'une autre saluant le chef de l'armée française. Murat prit les pièces, accueillit d'une façon distinguée le messenger, mais demeura dans des banalités courtoises qui ne pouvaient rien laisser présager de ses véritables sentiments.

Le lendemain, il faisait son entrée dans Madrid.

Le beau coup d'œil de la capitale de l'Espagne se présente de la route de Tolède : la ville étagée entre les terrasses blanches du Palais-Royal à gauche, et à droite la coupole de Notre-Dame d'Atocha perdue dans les verdure du Retiro. Ce n'était point de ce côté que débouchait l'armée française : des pentes de Fuencarral, elle tombait brusquement sur des faubourgs sans caractère et sans beauté ; mais c'était moins pour voir que pour être vue qu'on l'avait mise en marche.

A dix heures du matin, sous un soleil qui éclairait tout, sur les hauteurs de Chamartin, à l'embranchement des routes de Burgos et de Ségovie, l'avant-garde était massée. Les divisions étaient disposées en échelons, de manière que sur le terrain qui forme une espèce d'amphithéâtre, elles présen-

tassent le plus bel appareil militaire. En tête les carabiniers de Dupont, troupe fabuleuse que Murat avait rappelée pour cette parade, comme le type le plus achevé, à ses yeux, de l'homme de guerre. Derrière eux, les hussards et les dragons de Grouchy, puis les cuirassiers de Moncey et sa division d'infanterie suivie de dix pièces de canon. Longeant la ville, tournant à droite par les allées du Prado, escorté de son état-major doré et de cent cinquante cavaliers de la garde, gendarmes d'élite, chasseurs, mamelucks, cheveu-légers, Murat s'avancait dans toute la pompe de ses costumes d'apparat : bottes de cuir rouge, ceinture de soie, veste de velours vert, brandebourgs d'or, aigrette blanche, tête levée et plume au vent. Et l'extraordinaire prestance de ce cavalier de bonne mine causait, chez ce peuple méridional, *novelesco y entusiasta por la gloria*, ce remous de curiosité, de surprise, d'enthousiasme qui se traduit spontanément par des acclamations. Les vivats ne lui manquèrent pas, non plus qu'aux centaures bardés de fer qui suivaient la cadence de son cheval. Tout au plus l'étonnement, fait d'admiration et de crainte, vint-il à s'éteindre au passage des fantassins de Moncey. Ces régiments provisoires, levés à la hâte, formés d'adolescents à peine encadrés, mal habillés, harassés des longues marches dont leur manquait l'habitude, offraient un coup d'œil bien peu martial. A vouloir frapper l'imagination des Madrilènes, la faute était lourde de terminer le défilé par ces conscrits convalescents.

Le peuple espagnol n'accueillait pas les Français, il recevait les « alliés de Ferdinand ». Une proclamation, signée de ce nom magique, placardée le matin sur tous les murs, l'avait habilement laissé entendre. Chacun s'était plu à répéter que la chute du favori nous avait eus pour complices, notre ambassadeur paraissait dans le secret, le nouveau roi avait, la veille, fait complimenter Murat, et, à tout prendre,

c'était avec son acquiescement, sans doute dans un dessein arrêté entre eux, que le Grand-Duc pénétrait dans la capitale.

Pour lui, il allait : saluant, salué, portant sur le visage ce contentement qui gagne les spectateurs. Il était satisfait : ce peuple qui battait des mains, n'était-ce pas déjà un peu le sien, et ce premier contact avec la foule castillane paraissait d'un bon augure au « prétendant ». Monthyon venait de le rejoindre, et d'un mot lui apprenait l'heureuse issue de son stratagème. L'Empereur avait écrit : « Je compte que vous serez le 23 mars à Madrid » ; et il y entra au jour fixé, à l'heure dite, ayant en un mois parcouru cette route longue, difficile, périlleuse ; son esprit militaire jouissait de cette ponctualité. Enfin, le matin même, il avait fait une bonne action en évitant une lâcheté : comme il approchait de Madrid, on vint l'avertir que le prince de la Paix, tiré de son cachot, jeté sur une charrette, allait entrer par une porte de la ville, lorsque les Français pénétreraient par l'autre. C'était la mort pour ce misérable : la foule en effervescence, par exaspération, par fureur, par patriotisme, eût mis en pièces le malheureux. Son sang répandu fût retombé sur notre tête, et en nous condamnant à le protéger, nous nous rendions odieux aux Espagnols. Murat démêla vite ce qu'il appelait avec assez de justice « une infamie » ; il écrivit au gouverneur général de la Castille, et, sur son injonction, le triste convoi, arrêté brusquement, rebroussa par un chemin de traverse vers le petit village de Pinto, où Godoy demeura gardé à vue.

Le gouverneur et les officiers de la garnison (les régiments suisses de Preux et de Reding) vinrent saluer le Grand-Duc. On lui avait préparé, d'assez mauvaise grâce, des appartements au Retiro, qui venait d'être saccagé par l'émeute. Il eut le tact de ne pas faire d'esclandre, mais exigea un logement plus décent. L'hôtel de l'Amirauté, le palais de doña Maria d'Aragon, fut mis à sa disposition. Il dut, le soir,

y prendre un repos plein d'espérance. Maître de la capitale, à la tête d'une force imposante, il n'avait d'autre souci que de ne pas partager cette conquête avec Ferdinand. Aussi, voulant prévenir cette concurrence malencontreuse, il invitait M. de Beauharnais à partir pour Aranjuez voir le prince et le prier de différer son arrivée.

Par malheur, M. de Beauharnais, véritable mouche du coche, se payait de phrases et manquait d'esprit de suite. Il comprit mal ou ne voulut pas comprendre. Il obtint bien la promesse que les troupes espagnoles du général Solano, appelées d'Andalousie, seraient dirigées vers le Portugal, Ferdinand craignait plus que personne un conflit et évitait avec plaisir les contacts, mais son entrée à Madrid était décidée pour le lendemain même, et il ne parut nullement d'humeur à la retarder. M. de Beauharnais n'insista pas; afin d'éviter lui-même une difficulté avec Murat, il revint droit à l'ambassade, au milieu de la nuit, sans donner signe de vie au Grand-Duc. On devine la colère de ce dernier, lorsque le lendemain matin il apprit la venue de Ferdinand par les cris qui annonçaient son approche.

Sous la porte d'Atocha, et suivant le chemin royal qui conduit au palais, le nouveau monarque s'avancait, au milieu de l'ivresse générale. Dès la nuit, des bandes de paysans, grossiers du flot des gens de la ville, formaient sur la route une haie mouvante. Sans escorte, sans appareil militaire, sans cette pompe habituelle aux rois d'Espagne, Ferdinand VII, monté sur un cheval blanc, n'était précédé que de quatre gardes du corps; dans une voiture fermée, son frère don Carlos, son oncle don Antonio le suivaient; rien autre. Cette simplicité formait un adroit contraste avec le faste guerrier qu'avait, la veille, étalé Murat. Balancé par le remous de la foule, qui soulevait cavalier et monture, le jeune prince n'avait plus la liberté de saluer, enlacé par les

enthousiastes qui baisaient ses mains, ses genoux, ses étriers. Sur les pavés, on étendait les *capas*; les *sombreros* volaient en l'air, dans la pluie des fleurs qui tombaient des balcons; les femmes agitaient leur mouchoir et lançaient leur éventail; une rumeur immense, frénétique, confuse, roulait par les places et les rues; tout s'y mêlait : le carillon des cloches, l'éclatement des pétards, l'exclamation des vivats, et, dans la poussière montant au soleil, les voix rauques, gutturales, épuisées, éteintes, nourrissaient l'ovation sans cesse renaissante et toujours accrue (1). Exultant de patriotisme, ce peuple en liesse ne cherchait plus d'expression pour rendre sa joie : les acclamations se fondaient dans le cri qui les dominait toutes : *Viva el Rey!*

Cette journée fut la plus belle de la longue vie de Ferdinand VII. Sa destinée ne devait pas répondre à cette aurore, encore que le dévouement de ses peuples et leur foi monarchique lui aient gardé une méritoire fidélité. Mais, à cette date du 24 mars 1808, il symbolise pour chacun l'image de la patrie, ce jeune prince, riche de toutes les qualités qu'on lui soupçonne, beau de toutes les vertus qu'on lui prête.

Il est toujours de mauvais goût de montrer son dépit à l'heure où personne n'est disposé à le partager. Murat commit cette maladresse : pendant que la ville entière se précipitait au-devant de Ferdinand, il passait à l'écart une revue de sa cavalerie, étalant ainsi son isolement et froissant, par cette bravade gratuite, la susceptibilité castillane. Les sifflets qui, depuis, saluèrent si souvent leur passage, nos troupes les recueillirent pour la première fois, cet après-midi-là, en traversant, pour rentrer à leurs quartiers, la foule agitée qui encombrait les rues.

Ferdinand, — la dissimulation était son talent, — envoya

(1) « L'histoire d'Espagne présente peu d'exemples d'une pareille réception. » Beauharnais à Champagny, 25 mars 1808, vol. 673, fol. 417.

un officier porter ses compliments d'arrivée au grand-duc de Berg. Celui-ci s'excusa de ne pouvoir lui rendre visite avant que son gouvernement n'eût reçu l'agrément de l'Empereur. C'était le pli du lit de roses. Murat accueillit quelques Grands d'Espagne que le prince des Asturies lui déléguait par déférence ; dans la soirée, il recevait la reine d'Étrurie, demeurée sous l'impression de ses craintes ; pour la calmer, il envoyait à Aranjuez la brigade Vathier faire la garde autour des vieux souverains. Il se plaisait dans son rôle de potentat, conviait à sa table tous les généraux et l'ambassadeur, donnait audience à une députation des autorités civiles, militaires et ecclésiastiques. Ces soins pris, il écrivait à Napoléon les longs détails de ces deux écrasantes journées.

Des bords de la Seine, l'Empereur, en effet, se trouvait l'arbitre des événements étranges qui venaient de se passer sur les rives du Tage et du Manzanarès. Tous les regards étaient tournés vers lui : Charles IV le considérait comme un sauveur, Marie-Louise comme un vengeur, Ferdinand comme le patron de son trône. Murat, prêt à exécuter en aveugle ses moindres ordres, attendait impatiemment l'approbation de sa conduite. Elle ne lui fut pas refusée : sans sortir des généralités, très précis sur les menus détails militaires, volontairement très nuageux sur les questions politiques, se bornant à prescrire à son Lieutenant d'être bien avec chacun, de ne s'engager à fond avec personne, de ne pas préjuger les événements, de s'emparer de tout sans avoir l'air de rien prendre — Napoléon ne blâmait pas Murat, tout au contraire.

Cette approbation est un point important que l'histoire doit dégager, afin d'établir avec justice les responsabilités. On a voulu les obscurcir en attribuant à l'Empereur une vision prophétique des événements et rejeter ainsi sur les ouvriers l'insuccès de l'entreprise. Prétention qui nous met

en présence de la fameuse lettre du 29 mars 1808 et nous conduit à en faire aussi brièvement que possible la critique historique. Cette lettre, on peut la lire au tome XVI de la *Correspondance*, mais elle y a été insérée avec des restrictions; on n'en possède ni l'original ni la minute, et il faut l'aller chercher primitivement dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* (1). Depuis lors, les historiens ont pris parti pour ou contre son exactitude, et, de tous, M. Thiers a le mieux déduit, avec la compétence la plus haute, les raisons qui militent en faveur de son authenticité.

Je la tiens pour absolument apocryphe.

On n'y trouve pas le style de l'Empereur ni le ton de sa correspondance avec Murat, soit avant, soit après; — « Votre Altesse », « Mon frère », jamais il n'a employé avec lui ces expressions, non plus que le « prince Godoy », pour désigner le favori. — Il blâme l'entrée des Français à Madrid, acte que ses lettres antérieures ont ordonné dix fois. — Il envoie, le 30 mars, au Grand-Duc, une lettre, d'une authenticité indiscutable celle-là, pour l'approuver, et il l'aurait blâmé si complètement le 29? — Il lui aurait fait porter cette lettre

(1) Tome IV, p. 246 (édition de 1823). — « Je crains que vous ne me trompiez sur la situation de l'Espagne et que vous ne vous trompiez vous-même... Ne croyez pas que vous attaquiez une nation désarmée et que vous n'ayez que des troupes à montrer pour soumettre l'Espagne... Si l'aristocratie et le clergé craignent pour leurs privilèges et pour leur existence, ils feront contre nous des levées en masse qui pourront éterniser la guerre. L'Angleterre ne laissera pas échapper cette occasion de multiplier nos embarras... Je n'approuve pas le parti qu'a pris V. A. I. de s'emparer aussi précipitamment de Madrid... Votre entrée à Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puissamment servi Ferdinand... Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent soupçonner le parti que je prendrai. Cela ne vous sera pas difficile, car je n'en sais rien moi-même... Ne brusquez aucune démarche... Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y songez pas vous-même... Le Portugal restera à ma disposition... Qu'aucun projet personnel ne vous occupe et ne dirige votre conduite, cela me nuirait et vous nuirait encore plus qu'à moi... C'est à la politique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne... »

du 29, si longue, où tout est si bien déduit, et, le 30, il écrivait au même personnage : « J'attends de savoir que Charles IV est en sûreté pour faire connaître mes intentions. » — Le 1^{er} avril, autre lettre : « Je vous ai écrit hier » ; il ne dit pas « avant-hier et hier ». — Le 9 avril, autre lettre : « Vous avez dû recevoir ma lettre du 27 mars. Celle du 30 et Savary vous auront encore mieux fait connaître mes intentions. » Toujours rien de cette lettre capitale du 29; l'eût-il omise dans son énumération? — C'est M. de Tournon qui aurait porté la fameuse missive Nous avons les frais de voyage (1) de ce grand courrier de l'Empereur : 8,350 francs pour ses déplacements à cette époque; or un retour à Paris ne figure pas sur ses itinéraires et ne correspondrait pas avec ces dépenses. — Il était encore à Burgos le 25 mars au matin, il arrivait à Madrid le 4 avril au soir; ces deux dates extrêmes sont indiscutables; aurait-il eu le temps matériel d'aller de Burgos à Saint-Cloud, d'entretenir l'Empereur de façon à changer subitement sa manière de voir sur les affaires d'Espagne, de recevoir cette longue lettre si délicate à rédiger et de repartir, sans une heure de repos, pour Madrid? Onze jours pour aller et revenir? Quand les courriers en mettaient seize pour aller, et qu'on regarda comme un tour de force la chevauchée de M. de Clermont Tonnerre qui avait couvert la distance du retour seul, en dix journées. (2) — Qui l'a vu vraiment à Saint-Cloud? Savary; mais Savary, qui le témoigne en effet dans ses *Mémoires* (3), précise que c'est le samedi 26 mars : date impossible, puisque Tournon était le 25 à Burgos; date ridicule, parce qu'une lettre écrite le 29 ne saurait être emportée le 26; et Savary, se trompant sur ce point, n'est pas plus croyable sur les autres. — M. de

(1) *Archives nationales*, AF IV, 1609. — *Appendices*, IX.

(2) Camille ROUSSET, *le marquis de Clermont-Tonnerre*, p. 92.

(3) T. III, p. 253.

Tournon n'aurait-il pas quitté l'Espagne? C'est fort probable. Cette lettre, dont il serait le porteur, n'aurait-elle jamais existé? C'est tout à fait à penser.

Laissons l'Empereur dans sa croyance d'une entreprise facile, d'une conquête aisée, sans ce don de double vue que des amis trop zélés veulent lui reconnaître après coup. S'il surgissait des difficultés, il était le premier à ne pas vouloir les admettre : « Je rencontrerai en Espagne les colonnes d'Hercule, je ne trouverai pas de limites à ma puissance! » Son parti était pris, et depuis longtemps; et pour l'avoir caché à tous, il marchait à son but (1). Ne le voyons-nous pas, le 27 mars, à la première nouvelle de l'émeute d'Aranjuez, avant que soit tombée du front de Charles IV cette couronne que quatre Infants, d'ailleurs, étaient là successivement pour relever, la ramasser, pour mieux dire l'arracher et l'offrir à son frère Louis? Et ceci sur l'heure, sans avoir pris conseil, avant la confirmation des événements, avant même d'avoir répondu à Murat. Nette, brève, tranchante, certes, cette missive l'était; devant les yeux du lecteur, elle passe comme un éclair d'acier, mais c'est le stilet du condottiere qui brille, non l'épée du soldat :

Saint-Cloud, 27 mars 1808. — Sept heures du soir.

Le roi d'Espagne vient d'abdiquer; le prince de la Paix a été mis en prison; un commencement d'insurrection a éclaté à Madrid... Jusqu'à cette heure, le peuple m'appelle à grands cris. — J'ai résolu de mettre un prince français sur le trône d'Espagne. Le climat de la Hollande ne vous convient pas. Je pense à vous

(1) On a dit (Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. IV, chap. 23) comment l'Empereur poursuivit quatre tentatives, trois fois avortées : 1^o le 20 février il propose l'Espagne (moins les provinces de l'Ebre et les colonies) à Joseph, qui refuse; 2^o le 27 mars à Louis, qui se dérobe; 3^o le 15 avril à Jérôme, qui n'accepte pas; 4^o le 18 avril, pour la seconde fois (mais sans démembrement) à Joseph, qui consent.

pour le trône d'Espagne. Répondez-moi catégoriquement. Si je vous nomme roi d'Espagne, l'agréerez-vous?... Répondez-moi seulement ces deux mots : « J'ai reçu votre lettre de tel jour, je répons : *Oui.* » Et alors je compterai, que vous ferez ce que je voudrai... Ne mettez personne dans votre confiance; ne parlez à qui que ce soit de l'objet de cette lettre; car il faut qu'une chose soit faite pour qu'on avoue y avoir pensé (1).

Sage, et d'ailleurs s'étant fait sur le droit des couronnes des idées singulièrement conservatrices pour un souverain de si fraîche date, Louis Bonaparte refusa de courir cette partie : « Je ne suis pas un gouverneur de province. » — Napoléon changea de candidat, mais non de tactique : Joseph sera l'élu. — C'est, d'ailleurs, l'aîné de la famille, le premier après l'Empereur; Talleyrand a consciencieusement rempli sa tâche de souffleur, le livret de l'histoire en main : « Plus de Pyrénées! » — Napoléon reprenant le personnage de Louis XIV, il estime naturel que Joseph vienne jouer le rôle du duc d'Anjou.

IV

Ferdinand commençait de régner. Il s'était entouré de ses amis, tous rappelés à la hâte : le chanoine Escoïquitz, apte à vouloir le bien, âpre à le poursuivre, désireux de toucher à tout, ayant des idées, quelque application, aucune pratique, et s'estimant assez désintéressé pour être à la merci d'une flatterie et le jouet d'un compliment; — le duc de l'Infantado, gentilhomme élégant, courageux, bon Espagnol, ignorant des affaires et manquant de sagacité; — San Carlos, avantageux et dévoué. Tous les pouvoirs nés de l'émeute

(1) L'original de cette lettre a été communiqué par Napoléon III.

agissent de même; celui-ci s'appuyait assez gauchement sur la popularité : distributions d'argent dans les faubourgs, permission de chasser dans les parcs royaux, diminution du prix du tabac et du droit d'entrée des vins, liquidation des pensions sur l'État, payement aux rentiers des dernières échéances.

Au corps diplomatique, on faisait le meilleur accueil, afin que ses dépêches fussent favorables. La terrible étiquette elle-même savait s'adoucir, au point d'en surprendre les ambassadeurs; c'est d'une chose extraordinaire que Strogonoff entretient aussitôt sa cour : il n'a trouvé que le nonce dans les salons du Palais Royal, et, quoiqu'il faille être *trois* pour être reçus en corps, Sa Majesté « nous a fait entrer tous deux à l'heure accoutumée, et s'est entretenue assez longtemps avec nous de la manière la plus affable » (1).

Murat affectait de ne pas aller au palais, et son exemple entraînait l'amiral Verhuel, le ministre de Hollande, impressionnait Beauharnais qui resté avec Ferdinand en communications officieuses déployait dans sa volte-face sa suffisance habituelle; il faut l'entendre lui-même :

Le prince des Asturies m'a semblé plus embarrassé de sa position; je lui ai dit : *Prince (!)* vous n'avez qu'un seul parti à prendre dans ce moment, c'est d'aller présenter à l'Empereur le prince des Asturies. S. A. m'a répondu que c'était son projet. — J'ai répondu : S'il est tel, il faut le mettre à exécution et promptement. — Et je me suis retiré, comblé d'honnêtetés de Ferdinand (2).

Napoléon ayant d'un mot arrêté cet enthousiasme détruisit ces dernières espérances. Alors l'ambassadeur courut en hâte chez Ferdinand pour désapprouver devant lui l'abdication de

(1) Strogonoff à Roumiantzoff, 28 mars 1808, *Affaires étrangères*, Espagne, vol. 673, fol. 450.

(2) Beauharnais à Champagny, 25 mars 1808, vol. 673, fol. 418.

Charles IV et l'acceptation de la couronne; en présence d'un revirement inattendu, son royal interlocuteur soupçonnant un danger se réfugia derrière des banalités : « Je n'ai pas été maître des circonstances (1). »

La reine d'Étrurie, rentrée à Madrid, entre-bâillait sa porte. Ses appartements formaient une zone neutre; femme ardente, aimant l'intrigue, ne sachant pas déployer sur un terrain plus élevé ses qualités de finesse, elle conviait Murat; Ferdinand s'y rencontra; le Grand-Duc le pressait d'aller voir Napoléon, obtenait une promesse embarrassée, qu'un mauvais prétexte éludait le lendemain. Au reste, Murat sentait le sol trembler; il était fort mal avec l'ambassadeur; tous deux ambitieux et vaniteux, se targuant de leurs qualités de beau-frère de l'Empereur, de beau-frère de l'Impératrice. Leur division servait les Espagnols qui, d'heure en heure, s'éloignaient des Français. Le peuple, qui est simpliste, avait remplacé ses vivats par des injures, et même des coups de couteau; les rixes étaient continuelles. Trompé par la foule qui venait voir ses parades, Murat écrivait à l'Empereur : « La tranquillité la plus parfaite continue à régner..., la confiance devient tous les jours plus grande..., je le dis et je le répète, Votre Majesté peut disposer de l'Espagne comme elle le voudra... », ajoutant naïvement dans la même phrase : « Les nobles vous admirent et vous craignent, mais ils préfèrent les Bourbons! »

L'illusion de notre concours apporté à la chute de Godoy s'évanouissait chaque jour, la défiance se changeait en haine; pour réchauffer l'enthousiasme, on annonçait chaque matin l'arrivée prochaine de Napoléon, on préparait avec fracas la maison du Pardo, on promenait ses chevaux, on montrait son cuisinier, on déposait avec solennité dans une chambre

(1) Lettre de Beauharnais, 7 avril 1808, vol. 674, fol. 56.

du Palais-Royal une paire de bottes et un petit chapeau (1).

Le Grand-Duc, et ce n'était pas l'acte d'un « allié », avait demandé que la fameuse épée de François I^{er}, rendue à Pavie, lui fût remise « à titre de galanterie ». Ferdinand n'était en position de rien refuser. On déploya en cette cérémonie une pompe qui blessa le sentiment espagnol. Placée sur un bouclier d'argent couvert d'un voile de soie frangé d'or, cette lame précieuse fut déposée dans un carrosse du roi, traîné par six mules; aux portières, les valets de l'*Armeria* en livrée; suivaient en costume de gala le grand écuyer et le capitaine des gardes; des pelotons espagnols formaient l'escorte, des grenadiers français la haie. On peut croire que, derrière eux, les Madrilènes ne battaient plus des mains. Murat, maladroit dans sa démarche, le fut plus encore dans ses paroles : il insista sur les caprices de la fortune qui, seuls, avaient pu amener la journée de Pavie. Comble de disgrâce, Napoléon, pour qui l'on faisait tant de bruit, et à qui Monthyon partait remettre cette épée, Napoléon fut mécontent. Son tact lui faisait comprendre cette faute et dans une lettre, où il appelle d'ailleurs François I^{er} un « Bourbon », il blâma son beau-frère très sèchement (2).

Il paraissait vraiment temps de confier les affaires à des mains plus habiles, l'Empereur lui-même se mit en route pour se rapprocher de la frontière. Il envoyait à Madrid, remplacer Beauharnais, un diplomate de carrière rompu aux difficultés, M. de La Forest; et pour donner à Murat un mentor : Savary, l'homme de confiance des besognes sombres. Le futur duc de Rovigo arriva à l'improviste, trente-six heures avant la lettre de l'Empereur qui l'annonçait (3).

(1) MESONERO ROMANOS, *Memorias de un setenton*, t. I.

(2) L'épée fut remise au musée d'Artillerie de Paris; à l'*Armeria* de Madrid une copie a pris la place de l'original. BARON DAVILLIER, *l'Espagne*, p. 606.

(3) Napoléon fit partir Savary le 30 mars et n'en avertit Murat que le 1^{er} avril. Savary arriva le 7 avril, la lettre de l'Empereur le 8.

Murat fut extrêmement froissé, mécontent et déconfit, mais, voulant mettre une surenchère sur les projets nouveaux auxquels il était appelé à concourir, il développa *in extremis* à l'Empereur un *plan* qu'il allait exécuter (disait-il) au moment où Savary était malencontreusement arrivé : c'était, un beau soir, d'enlever Ferdinand, la même nuit arrêter ses conseils ; à la pointe du jour, réunir nos troupes ; nommer premier ministre un Espagnol partisan de Murat ; Charles IV et Ferdinand partis à Bayonne, Marie-Louise reléguée dans un couvent, Godoy rentrerait dans le néant. Les Gardes du corps licenciés, l'armée espagnole mise « sur le pied français », voilà pour compléter ce projet « qui paraît offrir de grandes difficultés, mais n'en aurait rencontré aucune » (1). Napoléon ne répondit pas à ces enfantillages ; Savary avait sa mission, il n'eut plus qu'à en faire part à Murat : l'Empereur entrerait en Espagne quand tous les princes en seraient sortis ; — la couronne serait donnée à l'un de ses frères !

Chacun se mit de suite à la tâche. Déjà Murat avait harcelé Ferdinand pour qu'il se rendit au-devant de l'Empereur, « ne fût-ce qu'à quelques lieues de Madrid ». Savary, Beauharnais, vinrent à la rescousse ; Escoïquitz, Cevallos, Hervas, pressés d'aider ce projet, s'y prêtèrent pour des raisons diverses ; par maladresse sans doute, certainement par vanité, un peu par peur, plus encore dans la pensée qu'une entrevue sans intermédiaire était le moyen le plus prompt et le seul efficace d'amener la reconnaissance du nouveau roi, ces trois Espagnols conseillèrent à Ferdinand le voyage. Ils furent trompés, ils se trompèrent ; on trouverait, je crois, difficilement chez eux la preuve d'une trahison. Enfin, le 10 avril à dix heures du matin, le prince se mit en route.

La veille, il était allé à Aranjuez, en apparence recevoir

(1) Lettre de Murat à l'Empereur, dans la nuit du 8 au 9 avril 1808. — AF IV, 1605.

la bénédiction de son père, en fait demander pour l'Empereur une lettre qui eût confirmé l'abdication du 19 mars : démarche au moins bizarre, qui devait naturellement échouer. Feindre était la force maîtresse de Ferdinand, nul ne soupçonna sa déconvenue. Il partit sans grand éclat, accompagné de l'Infantado, San Carlos, Escoïquitz, Labrador, Musquiz, Ayerbe. Plus sages que les hommes d'État, les gens du peuple virent ce départ avec alarme, l'orgueil castillan fut blessé d'une démarche insolite et humiliante. — Savary suivait le prince, « absolument maître de sa personne (1) ». Dans ses *Mémoires*, il a écrit que le seul désir de refaire dans une bonne voiture le chemin qu'il venait de courir sur une selle l'avait engagé à se joindre au cortège ; reproduire ce prétexte, c'est en faire justice.

Plus tard, chacun se défendit d'avoir coopéré aux intrigues de l'enlèvement. Alors, chacun se vantait auprès de l'Empereur de ses efforts et de ses mérites dans le succès. Beauharnais voulait y avoir sa large part : « Si les princes d'Espagne sont en France, c'est *moi seul* et nul autre qui les ai décidés à se rendre à Bayonne. L'Empereur et son ministre en sont trop positivement informés. J'ai obéi avec respect aux ordres de l'Empereur et je m'y soumettrai toujours avec cette résignation qui provient de la pureté de mes intentions et de la sérénité où je suis d'avoir fait le plus possible dans les circonstances où je me suis trouvé (2). »

A la décharge de ses conseillers et de lui-même, il faut remarquer la position singulièrement équivoque de Ferdinand. Qu'aurait-il pu faire ? Négociateur, se défendre, fuir ? Il ne pouvait négocier, n'étant même pas reconnu. Il ne pouvait se défendre sans troupes et sans armes. Il ne pouvait

(1) Lettre de Murat à l'Empereur, 9 avril, minuit. AF IV, 1605.

(2) Beauharnais à Champagny : lettre confidentielle du 15 septembre 1808, vol. 676, fol. 308.

fuir : Murat ne l'aurait pas permis, le peuple ne l'aurait pas voulu ; et quel début pour un jeune prince de tenter une aventure dont les seuls préparatifs, blâmés par lui, venaient d'entraîner la chute de ses parents. S'en remettre avec confiance au tout-puissant Napoléon demeurait la ressource dernière. Et encore fallait-il aller chercher soi-même l'investiture. Il avait espéré n'en pas arriver là. Ses ambassades suivirent une gradation éloquente : d'abord ses familiers, le duc de Frias, Medina Cœli, Fernan Nuñez se rendaient à Paris annoncer son avènement ; sans réponse, et par conséquent en alarme, il fit partir son propre frère don Carlos pour saluer, à la frontière, Napoléon. Sortie de l'arche, la colombe ne revenait point. Ce fut alors le pas suprême : de sa personne il se rendra au-devant de son terrible voisin, pour lui faire, en terre espagnole, les honneurs de sa couronne et de son alliance.

Il s'avavançait donc, et chaque pas de ses mules le rapprochait d'un but encore indéterminé à ses yeux ; les populations, sur son passage, poussaient des acclamations qui lui donnaient sans doute l'impression de la puissance, mais la fragilité de sa position devait lui apparaître en croisant sur les routes de son royaume des patrouilles étrangères. Il atteignit Burgos sans nouvelles de Napoléon.

Sa déception de ne pas l'y rencontrer fut extrême. Savary lui laissa mal le temps de réfléchir sur cet accroc au programme : l'Empereur, disait-il, était proche, on le trouverait sans doute à la première étape. On marcha jusqu'à Vittoria, personne encore. Savary se détacha pour aller aux nouvelles ; à toute bride il courut à Bayonne recevoir les derniers ordres de Napoléon et revint veiller à leur exécution.

Le cercle se resserrait autour de Ferdinand ; la petite ville de Vittoria et ses alentours se garnissaient de troupes. Les fantassins du général Verdier et les cavaliers de Lassalle bou-

chaient une à une les issues ; Murat faisait faire demi-tour aux cuirassiers cantonnés à Burgos ; l'ordre arrivait au maréchal Bessières d'enlever de vive force le prince des Asturies s'il refusait de quitter l'Espagne. Dans cette atmosphère de trahison et de violence, les yeux s'ouvrirent et la fidélité comprit... trop tard. Pendant cette semaine d'attente (13 avril au soir, 19 avril au matin), les Espagnols venus pour saluer leur nouveau roi l'avaient pressé de se sauver, tandis qu'il en était temps encore : le duc de Mahon assurait un refuge en Biscaye, il tenait, à Bilbao, pour prendre la mer, un vaisseau tout prêt ; d'autres voulaient gagner Saragosse sous la protection des carabiniers aragonais ; un vieux serviteur de la monarchie, Urquijo, ancien ministre d'État, conseillait ce coup de tête que l'entourage du prince n'osait accomplir. Un des Espagnols qui à Madrid voulait qu'on courût les chances du voyage, Hervas, le propre beau-frère de Duroc, aujourd'hui les yeux ouverts, insistait pour qu'on n'entrât pas en France. Louis de Crillon s'offrit pour y aller au nom et à la place du prince ; il parlait d'organiser une entrevue dans l'« ile des Faisans. » Escoïquitz lui ferma la bouche avec la main : « Tout est arrangé, décidé, nous partons pour Bayonne avec toutes les assurances possibles (1). » Ébranlé, craintif, Ferdinand perdait des moments précieux ; Savary arriva (2). Il remit au prince une lettre ambiguë de l'Empereur et jura sur sa tête qu'un quart d'heure après son entrée à Bayonne, Ferdinand serait reconnu « roi d'Espagne et des Indes » ; il prodigua les sourires, les expressions de « majesté » : il arracha l'ordre du départ vers la frontière. La foule encombrait les rues, elle vit approcher les berlines,

(1) *Archives du duc de Polignac.*

(2) Dans ses *Mémoires*, il avoue n'avoir été trouver Ferdinand qu'après avoir « pris ses précautions », c'est-à-dire, fait avancer 4 bataillons, 6 escadrons, et 6 pièces d'artillerie ; il ajoute pour se justifier qu'il avait craint de se voir la victime de « nouvelles Vespres Siciliennes » !

se jeta aux portières, coupa les traits des attelages. Ferdinand l'apaisa en des paroles d'une confiance qu'il n'avait peut-être déjà plus. Profitant de l'accalmie, des pelotons de la garde impériale entourèrent vivement le carrosse de celui qui n'était plus que leur prisonnier, et qui, salué par des cris de fidélité et de colère, s'en allait, maître d'un royaume, chercher aux pieds de l'ennemi de sa race l'investiture d'une prison. On marchait maintenant à grande allure, à peine eut-il la sensation de l'irréparable sur le petit pont de la Bidassoa.

Quant aux « vieux rois », Murat n'eut pas besoin de les pousser au départ; ils ne cessaient de réclamer l'heure de leur mise en route loin d'un pays ingrat qui « leur faisait horreur ». La plupart de leurs anciens serviteurs, comblés de leurs bienfaits, non seulement des domestiques mais des personnes de tous rangs, s'étaient peu à peu éloignés ou avaient refusé de les suivre dans leur retraite (1). A l'Escorial, ils attendaient dans une pénurie dont ils se plaignaient, mais dans une sécurité que leur assurait la division Mouton, soigneuse à leur donner des aubades sous les fenêtres; Murat vint leur rendre visite; Charles IV se jetait dans ses bras. Quand une copie de sa protestation contre l'abdication d'Aranjuez eut été envoyée au Conseil de Castille, et qu'il fut bien avéré que Ferdinand était en France, Murat mit sous la garde d'Exelmans ces pauvres souverains, et de relais en relais on courut lestement les postes sans s'arrêter. Il leur avait apporté de bonnes assurances sur le sort de Godoy, leur unique préoccupation :

Que le Grand-Duc obtienne de l'Empereur qu'on nous donne au Roi mon mari, à moi et au prince de la Paix, de quoi vivre ensemble tous trois, dans un endroit bon pour nos santés, sans

(1) Dépêche chiffrée d'Henry au roi de Prusse, 8 mars 1808, vol. 673, fol. 444.

commandement ni intrigue; nous n'en aurons certainement pas (1).

Toutefois, la colère patriotique des Espagnols obligeait à des ménagements extrêmes dans la délivrance du prisonnier. Prétendre ouvertement le faire échapper à un jugement, c'est-à-dire à une condamnation, eût déchainé l'émeute et porté ses gardes à des excès sur sa personne. Napoléon insistait pour qu'on lui envoyât cet ancien dominateur du royaume, dont les confidences, croyait-il, pouvaient éclairer sa conduite. Murat, mieux placé pour sentir le poids des difficultés, éludait la réalisation trop brusque de la délivrance. A tort, on lui a reproché de l'indifférence et comme de l'ingratitude vis-à-vis d'un infortuné qu'il caressait au temps de ses splendeurs; son caractère le portait plutôt à la pitié, et il en éprouva certainement en face de cette grande catastrophe. Il ne put d'abord rien obtenir; enfin, dans la nuit du 20 avril, sur un ordre signé de don Antonio, le prince de la Paix fut remis aux mains du général Exelmans par le marquis de Castelar, dont le loyalisme se révolta en paroles amères et qui pleurait de rage en laissant aller l'objet de la ruine peut-être de sa patrie, certainement de l'horreur de ses compatriotes.

Deux versions ont couru sur la détention de l'ancien favori au château de Villaviciosa. Traité avec convenance, servi dans de l'argenterie, selon les uns; garrotté, les fers aux pieds, sans même être pansé de ses blessures, selon les autres. A la vérité, il fut remis au général Exelmans « sans linge, sans effets, la barbe longue de six pouces (2). » Murat l'a écrit, un

(1) Parmi vingt autres, je cite ce passage caractéristique des lettres quotidiennes de Marie-Louise; M. le comte Murat a publié, d'après les originaux qu'il possède, les plus curieuses : *Murat lieutenant de l'Empereur en Espagne*, 1808.

(2) Ainsi s'exprime Murat. Napoléon écrit à Talleyrand : « ... Il a été un mois entre la vie et la mort, toujours menacé de périr. Dans cet intervalle,

témoin oculaire, l'aide de camp Rosetti, le rapporte avec d'autres détails sur la scène qui l'impressionna sans lui laisser une grande idée du courage du prince. Ce dernier passa la nuit au camp français dans une petite baraque, caché à tous les yeux; puis, sous bonne escorte, fut conduit par le colonel Manhès jusqu'à la frontière. Il arriva à Bayonne peu après Ferdinand, peu avant Charles IV.

Ainsi étaient rassemblés dans les coulisses tous les acteurs du drame; l'*impresario* impérial allait les faire jouer au gré de ses désirs, mais il croyait baisser la toile sur le dénouement (1); c'était sur le prologue seulement que le rideau tombait. Fascinés par le miroir, Charles IV, Marie-Louise, Ferdinand, Godoy étaient venus s'abattre, d'une aile tremblante, aux pieds de l'oiseleur; tous réunis à Bayonne dans l'attente de la haine, divisés par l'intérêt. Le programme de la félonie fut scrupuleusement suivi : traité en roi, Charles IV n'endossa une dernière fois ses vêtements de parade que pour les déchirer de ses propres mains.

il n'a pas changé de chemise, et il avait une barbe de sept pouces. » L'exagération de ces petits détails est toujours caractéristique.

(1) « Cette tragédie est au cinquième acte, le dénouement va paraître. » Napoléon à Talleyrand, 25 avril 1808.

CHAPITRE VI

LES PRINCES A BAYONNE

(Avril 1808)

Napoléon part pour Bayonne; réception enthousiaste qu'il y reçoit (14 avril). — Il s'installe au château de Marrac. — Arrivée de don Carlos qui se défend de voir Napoléon. — Arrivée du prince des Asturies (19 avril). — Brusque visite de Napoléon. — Dîner à Marrac. — La mission de Savary; douloureuse déception : *Yo soy trahido!* — La conversation de l'Empereur et du chanoine Escoïquitz.

Démarches successives et inutiles de MM. de Cevallos et de Labrador auprès de M. de Champagny. — Entretiens de Escoïquitz et de l'abbé de Pradt. — Arrivée de Godoy. — Arrivée de Joséphine. — Arrivée des « Vieux Rois ». — Le baise-main. — La visite de Napoléon. — Le gala de Marrac. — L'Empereur travaille à réaliser son plan : tenir pour nulle l'abdication de Charles IV. — Résistance de Ferdinand : sa lettre du 30 avril; réponse de son père (2 mai); nouvelle lettre de Ferdinand (3 mai). — Charles IV nomme Murat son lieutenant en Espagne (4 mai). — Traité du 5 mai : Charles IV cède sa couronne à Napoléon.

I

Lorsqu'il avait vu les événements se précipiter, Napoléon résolut de se rapprocher de la scène. Sa présence paraissait indispensable; elle devait tout rendre facile. Les rapports de Chabannes, de Vandeuil, de Tournon, les dépêches de Beauharnais, les lettres de Murat lui répétaient : « Venez » ! Pour exécuter un projet aux contours encore mal définis, il n'était rien de tel que la main de l'auteur, nul agent ne saurait le remplacer, à sa vue l'équivoque tomberait.

L'impatience d'agir le tourmentait ; le 2 avril il partit (1). Sur la route, au relais de Tours il rencontra le comte de Fernan Nuñez qui allait à Paris lui annoncer « l'avènement de Ferdinand VII ». Ambassade inopportune ; l'ambassadeur prestement éconduit ne put que remettre à Duroc la lettre de son maître ; l'Empereur courait déjà vers Bordeaux. Il y arriva en coup de vent, la nuit tombée, quand las de l'attendre depuis l'aurore, fonctionnaires et soldats venaient de rentrer chez eux. Un autre voyageur, arrivant d'Espagne, se présenta : le général Monthyon, messenger de Murat. Celui-ci fut aussitôt reçu et interrogé sur les événements d'Aranjuez comme un bon témoin. L'Empereur s'inquiéta peu de l'épée de François I^{er}, mais très fort des lettres interceptées de Charles IV et de son fils ; leurs angoisses le rassuraient, leur hésitation lui donnait du temps. Il l'employa fort bien pendant son séjour d'une semaine à Bordeaux : visitant la ville au milieu des acclamations, passant la revue des troupes, donnant, par cette sage lenteur, le spectacle d'un souverain trop occupé de ses peuples pour songer aux nations voisines. — Après cet arrêt, il reprit la marche vers Bayonne, sans apparat, en général qui inspecte ses armées.

Mais là, une entrée solennelle : arcs de triomphe, allées de verdure, illuminations (car il était huit heures du soir), la haie des troupes, le canon tonnant sur les remparts, sur les vaisseaux de la rade, à la citadelle, et les cloches à toute volée, malgré les prescriptions liturgiques du jeudi saint (2). Une foule endimanchée s'écrasait au passage, enthousiaste de la venue de l'homme extraordinaire que la nature elle-même se plaisait à accueillir par une délicieuse nuit de prin-

(1) Dans sa berline à 8 chevaux, avec 36 autres voitures attelées, 5 piqueurs, 4 guides, 22 courriers montés. Les frais de route, aller et retour, atteignirent 211,243 francs. — MAZE-SENCIER, *Les Fournisseurs de l'Empereur*.

(2) 14 avril 1808.

temps attiédie des brises marines, sous le dôme des grands arbres et dans le scintillement des étoiles que reflétaient les eaux du fleuve. Les Bayonnais avaient choisi les plus beaux hommes du pays où l'on admire la taille élancée des Basques, pour former une garde d'honneur au pittoresque costume : béret bleu, jaquette rouge, longues guêtres noires ; et l'Empereur accueillit avec bonté cette escorte provinciale, lui qui venait de traverser avec fierté les colonnes profondes de ses vieux grenadiers. Il voulut seulement changer sa demeure, se trouvant mal dans le « Palais du gouvernement » où on l'avait logé ; et ayant distingué, dans une promenade sur la route de Biarritz, une « bastide » tout proche de la ville, il fit acheter, meubler et décorer ce petit château de Marrac, en quarante-huit heures. Aussi bien il se sentait plus libre en rase campagne et au milieu des jardins ; il s'entoura de sa garde installée sous de grands baraquements en bois.

En ville, entre le port et les remparts, sous le canon de la citadelle, il réservait aux princes d'Espagne les logements qu'il quittait et quelques autres grandes maisons disposées dans cette prévision. Il attendait ses hôtes non sans une certaine fébrilité. Déjà la veille était arrivé l'Infant don Carlos ; malgré l'insignifiance de ses dix-neuf ans, ce prince passait pour le plus avisé de la famille royale. Nous avons vu que Tournon lui reconnaissait de la « fermeté » ; il la mit tout aussitôt et tout entière à éviter une conversation avec l'Empereur, alléguant pour demeurer enfermé la fatigue du voyage. Sans doute un si jeune homme se sentait profondément troublé en face de l'illustre Napoléon, et qu'aurait-il pu répondre à ses discours ? Rien qui ne proclamât son infériorité sur ce sol étranger. Il prit peur et se barricada dans sa chambre au grand déplaisir de l'Empereur qui lui envoyait médecins, domestiques et une escorte pour lui faire hon-

neur. Ce petit Infant ne comptait guère, auprès des gens d'importance attendus : Ferdinand, Charles IV, Marie-Louise. On sait comment ils arrivèrent, voici de quelle façon ils furent reçus.

Le 19 avril, sur la route sinueuse d'Espagne, quand la voiture au fond de laquelle il était blotti eut franchi en les heurtant les bornes du pont de la Bidassoa, le prince des Asturies laissait son cœur flotter entre des pensées contraires : l'agitation même du départ, la rapidité de l'allure, la mobilité des événements, le pas décisif fait hors de son royaume, l'incertitude de l'heure qui allait suivre, l'importance des décisions qu'il venait solliciter et par-dessus tout l'émotion du premier contact avec le géant dominateur de l'Europe, entretenaient naturellement chez le prince inexpérimenté, taciturne et songeur, une vague angoisse.

Tout objet à ses yeux prend une teinte funèbre. Des deux côtés, les gorges de la montagne donnaient à sa poitrine hale-tante l'impression matérielle d'un couloir qui se resserre et d'un chemin sans issue; la poussière de l'escorte lui voilait le ciel; son oreille n'entendait par les portières que le cliquetis des fourreaux battant sur le flanc des chevaux les éperons des gendarmes. — La berline roulait : elle débouche au milieu des cabanes de Behobie, gravit la vallée, monte à la Croix des Bouquets sans s'arrêter au paysage grandiose; voici Urrugne, des maisons grises, une rue déserte; Saint-Jean-de-Luz, aucun officier de l'Empereur, mauvais présage; que croire? Le fouet des postillons enlève les mules. Napoléon va être là, tout à l'heure; comment l'aborder? Que lui répondre? Dans un détour du chemin on aperçoit là-bas le clocher de Bayonne; on entend des salves d'artillerie; c'est donc une réception royale? L'Infant se redresse. Voici les remparts, tout s'arrête; à la grille de la porte, sur le gazon de la contrescarpe, un groupe doré s'avance : le prince de Neu-

chatel, le duc de Frioul, le comte d'Angosse, au nom de l'Empereur, saluent Ferdinand de Bourbon. Il respire plus librement, saute à terre et d'un geste tout à fait agréable présente sa suite : Pierre de Cevallos, le duc de San Carlos, les marquis de Musquiz, de Guadalcazar, de Feria, d'Ayerbe et surtout don Juan Escoïquitz, le confident, le conseiller, l'ami, celui qui saura prendre la parole.

Le sourire s'efface un peu en s'arrêtant devant la demeure qui l'attend : une maison étroite aux fenêtres basses, par où l'œil pénètre de la rue (1). C'est l'ancienne résidence des intendants; Junot, Murat y ont logé; l'aspect n'en est pas moins médiocre, écrasé par le voisinage des murailles du Château Vieux. Mais il s'agit de bien autre chose : dans le remous des voitures, des paquets qu'on descend, le brouhaha de ces gens qui débarquent, une forte agitation se produit : « Vive l'Empereur! Vive l'Empereur! » — Eh! oui, c'est Napoléon en personne. Tout proche de là, sur l'esplanade, il faisait manœuvrer quelques bataillons et du haut des glacis il avait pu voir, il avait vu l'arrivée du prince. Affectant une parfaite indifférence, il ordonna de continuer l'exercice, puis, au petit pas, il franchit à cheval la porte des fortifications, avec un aide de camp, suivi de trois gendarmes et déboucha à l'improviste devant l'hôtel Dubrocq, au milieu des bagages et des curieux. Ferdinand s'avança avec un sincère empressement et par contenance se jeta à son cou pour l'embrasser. Peut-être surpris, Napoléon, le chapeau à la main, retournait la tête avec sang-froid, présentant la joue droite et la joue gauche. Mais les deux princes parlant peu aisément l'un l'espagnol, l'autre le français, l'embarras fut réciproque et le silence général. Ferdinand, usant des gestes, prit la main pendante de Napoléon; ils

(1) Cette « Maison Dubrocq » était située « place d'Armes », aujourd'hui « rue Thiers ».

montèrent dans un salon, échangèrent quelques mots de banalité ; un mouvement d'adieu se manifesta ; ils se levèrent et se séparèrent. L'Empereur retourna continuer les manœuvres sur les glacis.

Ferdinand et sa suite ne savaient encore que penser lorsque le grand maréchal vint les convier à dîner, pour le soir même, à la table de l'Empereur. Une voiture de la Cour les attendait, menée par un jockey coiffé d'immenses panaches tricolores. Le repas fut plus correct que joyeux ; un des convives M. de Bausset, chambellan de Joséphine, remarqua « l'adresse avec laquelle l'Empereur évita de donner à Ferdinand soit le titre de Majesté, soit celui d'Altesse. Il s'en dédommagea par une politesse plus recherchée et plus gracieuse qu'à son ordinaire, politesse qu'il étendit à ceux qui accompagnaient le prince » (1). Amoureux des détails, surtout quand les nuances présentent une signification grave, Napoléon avait scrupuleusement suivi le scénario qu'il s'était tracé : au prince étranger il avait par courtoisie offert un gîte et sa propre table, il était venu le recevoir au bas du perron de Marrac par un premier devoir d'hospitalité ; au départ il ne l'accompagna pas plus loin qu'à la porte du salon, conservant la préséance d'une Majesté sur un fils du roi. — Maintenant il va lui faire porter par un subordonné l'expression de ses volontés : ce n'est plus le monarque voisin qui parle à son hôte, mais le souverain tout-puissant qui dicte ses lois.

Ferdinand et Carlos venaient de regagner leur demeure de Bayonne déjà très anxieux sans oser, pour de simples formalités d'étiquette, s'avouer l'amère déception, — lorsque, sur leurs pas, Savary se fit annoncer. Il ne pouvait être que le bienvenu : depuis Madrid il demeurait le truchement des communications impériales et toujours présentait les affaires

(1) *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du palais,...* de 1805 à 1814.

sous le plus favorable jour ; à tout hasard, il avait bien donné à entendre que la première réception serait peut-être un peu froide, parce que l'Empereur était « l'aîné en âge ! » (1) Hier, avant de quitter Vittoria où il se faisait très pressant, il avait dit, et ses paroles résonnaient encore aux oreilles du prince : « Je me laisserai couper la tête si un quart d'heure après l'arrivée de *Votre Majesté* à Bayonne, l'Empereur ne vous pas a reconnu pour roi d'Espagne. Il commencera peut-être par vous donner le titre d'*Altesse*, mais bientôt après il vous traitera de *Majesté*; et dans trois jours, tout sera fini. » Comment ne pas croire un homme qui savait tant de choses et qui, pour appuyer ses dires, mettait sa tête en cause et en jeu ? — En effet, Napoléon avait « commencé » par user du terme d'*Altesse*, il s'en était tenu là ; Ferdinand en avait été attristé ; mais sans doute Savary venait tout réparer et accomplir la seconde partie du programme. Qu'il entre donc, ce porteur des bonnes nouvelles. Il présentait un front d'airain et dans ses yeux un air de satisfaction tranquille : il exécutait un ordre de son maître ; son seul souci était de le ponctuellement accomplir ; délicate pour un autre, la mission devenait aisée à ce bon serviteur impassible. Bientôt, trop tôt il a parlé : l'Empereur ne connaît d'autre roi d'Espagne que son allié Charles IV ; à ses yeux, Ferdinand est et demeure le « prince des Asturies », — et s'il veut renoncer à ses droits à la couronne, le royaume d'Étrurie lui est donné sur l'heure.

Sit pro ratione voluntas.

C'est la foudre qui éclate aux pieds de Ferdinand. La stupeur plus encore que la colère le rend tout d'abord muet ; et quand il balbutie quelques paroles de protestation indignée, le messager disparaît, avec une révérence cérémonieuse, sans écouter l'expression de son refus.

(1) DUC DE ROVIGO, *Mémoires*, t. III, p. 301.

Un témoin oculaire nous dira la fin de cette journée du 19 avril si rapide et si mouvementée :

Vers les neuf heures du soir j'entendis une sorte de tumulte. Je me dirigeai vers le palais de Ferdinand devant lequel stationnaient environ deux cents personnes, parmi lesquelles on pouvait remarquer les capitaines des navires espagnols qui étaient dans la rade. J'aperçus le roi Ferdinand et son frère sur le balcon situé au-dessus de la porte d'entrée; le premier tenait à la main gauche un mouchoir blanc qu'il agitait, en criant à plusieurs reprises : *Yo soy trahido!* « Je suis trahi! » — Aussitôt une voix s'éleva d'un groupe des Espagnols, pour s'écrier : *Enleveremos a todos y los heremos evadar, si quieren.* « Nous vous arracherons à tous et vous ferons évader, si vous voulez. » — Ce cri fut répété très longtemps. Le fait était possible en ce moment où il n'y avait aucune garde. Mais Napoléon en fut instruit sur-le-champ, et il arriva aussitôt un officier français qui fit sortir les princes du balcon et ferma les portes vitrées. Au même instant, des deux extrémités de la rue place d'Armes une trentaine d'individus en capote s'engagèrent au plus épais de la foule. J'en reconnus plusieurs qui étaient des gendarmes déguisés, et l'un d'eux m'assura qu'ils avaient l'ordre d'entourer la maison et d'arrêter tous ceux qui voudraient en sortir (1).

Ferdinand, Carlos, leur entourage passaient par les sentiments les plus violents; au milieu de la nuit, au bruit des voix, l'horreur de leur position s'accroissait encore; la fureur d'être dupés, la sensation de la menace leur faisaient redouter une catastrophe. Maintenant, chacun se reprochait, reprochait aux autres sa confiance; tous regrettaient leur démarche; les mots se croisaient rapides, tumultueux, sans suite et sans issue. Le premier cri : « Je suis trahi! » poussé par le prince demeurait impulsif, mais ne pouvait trouver d'écho; une résolution vigoureuse eût été d'un succès bien problématique. Aussitôt née, l'occasion se trouvait perdue. Le

(1) *Souvenirs inédits de Laborde*, cités par DUCERRÉ, *Napoléon à Bayonne*, p. 71.

cercle de fer venait de se refermer sans bruit; des cris et des pleurs ne l'ouvriraient pas. Dans le tumulte des conseils et des plaintes, la parole du plus avisé manquait : le chanoine Escoïquitz, à la surprise et à l'espérance de Ferdinand, avait été par l'Empereur retenu à Marrac. — Enfin, il rentra, pâle, défait, presque tremblant : son long entretien venait de confirmer, d'accentuer les déceptions dont Savary avait été l'interprète.

Elle est historique, cette conversation du chanoine et de l'Empereur. Faites la part de l'emphase chez celui qui l'a reproduite (1), et vous voyez briller une des rares lumières éclairant ce mystère d'iniquité. Volontiers, Napoléon faisait fond sur les conseillers des princes plus que sur les princes eux-mêmes. Peut-être la majesté de la naissance l'impressionnait-elle malgré lui? Des subalternes comme interlocuteurs, il aimait cela : pour Charles IV Godoy ou même Isquierdo, pour Ferdinand Escoïquitz; influencés, ils feront agir leurs maîtres dans le sens désiré. Il conduisit donc le chanoine de Tolède en son cabinet et, sans préambule, avec de la brusquerie, de la franchise et de l'audace, déchira les

(1) Avec cette erreur, toutefois, qu'il donne à l'entretien la date du 20 mai; or, les princes quittèrent tous Bayonne le 13 mai; il veut dire sans doute 20 avril; et encore faut-il rectifier pour lire : 19 avril. — Le titre même de la publication offre une signification :

Exposition sincère des raisons et des motifs qui engagèrent S. M. C. le roi Ferdinand VII à faire le voyage de Bayonne en 1808; dans laquelle on voit la candeur et la loyauté aux prises avec la perfidie et la mauvaise foi, et les trames ourdies par Napoléon pour attirer le Roi dans le piège qu'il lui avait préparé; suivie des pièces justificatives et des entretiens très curieux qui eurent lieu à Bayonne entre Napoléon et l'auteur, et d'autres détails intéressants et non publiés jusqu'à présent sur cette malheureuse et mémorable affaire; adressée, en espagnol, au public d'Espagne et de l'Europe par Son Excellence don JUAN ESCOÏQUITZ ancien gouverneur de S. M. C. le roi Ferdinand VII, son conseiller d'État, chevalier grand croix de l'ordre de Charles III, archidiacre d'Alcaraz, chanoine de Tolède, traduite en français, augmentée de notes et suivie d'une lettre du traducteur à l'auteur, par don J. M. de Carnero. — Toulouse, 1814.

voiles, pour l'étourdir, l'éblouir et le façonner. Il parle : — Charles IV a imploré sa protection, il ne peut la lui refuser. L'abdication d'Aranjuez a été violente, partant nulle. Au reste les intérêts de la France exigent sur le trône d'Espagne d'autres souverains que les Bourbons. C'est aussi l'intérêt de la nation espagnole justement irritée contre le favori et la Reine; une alliance avec l'empire français lui assurera tranquillité et force. Par compensation, au prince des Asturies l'Empereur offre Florence et la couronne d'Étrurie.

Telle est la vanité humaine que le premier mouvement d'Escoïquitz ne fut ni la surprise ni l'indignation, mais il se montra « extrêmement flatté » (c'est aussi la première phrase de son récit) d'être l'interlocuteur de Napoléon et de traiter pareilles matières « devant un monarque doué d'un génie supérieur ». Se ressaisissant, il manifesta sa stupeur, il rappela, chose facile, les complaisances de sa patrie pour son puissant voisin, les espérances encouragées chez Ferdinand d'une alliance familiale avec la maison de l'Empereur, les promesses de sécurité prodiguées pour le conduire jusqu'en France, sa confiance en la parole impériale. Il reprit le procès de l'Escurial et le soulèvement d'Aranjuez, démontra la sincérité de l'abdication de Charles IV.

Napoléon répondit par la protestation des « Vieux Rois » et étala une érudition historique assez oiseuse sur les renonciations de Charles-Quint et de Philippe V. Puis, coupant court, et revenant d'un trait au sujet, il déclara sans ambage que sa puissance servait sa volonté. Avec cette familiarité méprisante qu'il affectait et éprouvait réellement pour l'humanité, secouant l'oreille d'Escoïquitz stupéfait : « Chanoine, chanoine, les intérêts de ma maison et de mon empire exigent que les Bourbons ne règnent plus en Espagne. » Son entretien continua, le scandant d'un rire alourdi, auquel dut faire écho le rire plus forcé encore d'Escoïquitz. Le conseiller de

Ferdinand, avec des flatteries intéressées, revenait sans cesse sur la confiance de son maître en la loyauté de Napoléon : un mariage lui paraissait la meilleure garantie de l'accord.

— Vous me faites là des contes, chanoine.

— L'Europe, les yeux fixés sur Bayonne, attend avec impatience le résultat du voyage du roi Ferdinand. Si Votre Majesté ne consulte que son cœur magnanime, nul doute que l'Europe ne lui rende une justice éclatante. Quant à la nation espagnole, elle ne saura comment exprimer sa reconnaissance... Si au contraire V. M. tient toujours au changement de dynastie, vous aurez fourni à l'Angleterre des armes nouvelles pour éterniser les efforts de toutes les puissances pour faire la guerre à votre empire. Les Espagnols voueront à V. M. une haine implacable et plusieurs siècles s'écouleront avant qu'elle soit éteinte.

— L'empereur de Russie, à qui je communiquai à Tilsitt mes projets sur l'Espagne, les approuva et me donna sa parole de ne pas s'y opposer. Les autres puissances se garderont bien de remuer. La résistance des Espagnols ne sera jamais bien redoutable. Les pays où il y a beaucoup de moines sont faciles à subjuguier : j'en ai l'expérience... J'en viendrai toujours à bout en sacrifiant deux cent mille hommes, et la conquête de l'Espagne ne me coûtera jamais autant... Vous persistez à porter les choses au pis ; je réfléchirai encore et demain je vous communiquerai ce que j'aurai irrévocablement décidé.

Tel nous est parvenu le récit prolix et oratoire d'un entretien où Juan Escoïquitz mit plus tard sa gloire, bien qu'il en soit sorti consterné pour sa patrie menacée, pour son prince trahi, pour sa propre perspicacité déçue. Jamais homme qui s'est cru de l'importance n'a été contraint d'avouer plus d'insuccès.

Le premier mouvement : celui de la résistance, fut unanime, il n'était pas soutenable ; restait l'adresse, la ruse ; et comme la colère était grande, on pensa que tous les moyens seraient bons pour sortir du guépier. Il fut convenu que don Pedro de Cevallos se rendrait chez M. de Champagny afin

de discuter pied à pied avec « son collègue ». Alors chacun se retira, le jour venait et la fatigue écrasait ces cœurs en alarme. Tel fut, sur le sol de France, la première nuit du petit-fils de Louis XIV, pour qui il n'y « avait plus de Pyrénées ».

II

Le lendemain, Cevallos se rendit donc auprès de Champaign; ses protestations furent vaines; l'indignation de son esprit dépassa en vivacité les formules diplomatiques, le ministre français se récria et les mots pénibles s'échangèrent. — On dit que Napoléon attiré au bruit (dans cette maison de Marrac l'exiguité des pièces condamnait à de délicats voisinages), serait survenu pour menacer Cevallos, lui jeter à la figure l'épithète de « traître », lui reprochant d'avoir abandonné Charles IV pour servir un fils « usurpateur ». — Cevallos ainsi écarté, Ferdinand demanda à Labrador de protester à son tour : il revenait toujours en droit sur la légitimité de ses prétentions à la couronne, en fait sur les procédés de tromperie qui l'avaient conduit à Bayonne. — L'Empereur appelant de nouveau Escoïquitz donna à ses exigences une forme plus comminatoire. Puis il lui vint en tête d'aboucher avec ce chanoine un autre homme d'église (1) dont l'esprit d'intrigue pensa un moment jouer le « cardinal de Retz », — l'abbé de Pradt, *l'aumônier du Dieu Mars*, qu'il avait créé

(1) « Il finit fort gaiement en disant qu'entre gens du même habit, nous aurions moins de peine à nous entendre. Napoléon appelait presque toujours M. Escoïquitz le petit Ximenès. » — DE PRADT, *Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne*. Ce livre, écrit en 1816, qu'il faut lire avec une certaine réserve, renferme des détails véridiques sous la plume d'un homme qui savait beaucoup de choses.

évêque de Poitiers et emmené avec lui, en traversant sa ville épiscopale. Il ne s'agissait pas de modifier la résolution de Napoléon ; il espérait seulement tirer quelque éclaircissement de ces conciliabules. « Eh bien, que disent-ils ? » demandait-il à l'abbé de Pradt. — « Sire, que vous les avez escamotés. » Et l'Empereur de rire.

La présence de Godoy lui permettrait peut-être, en excitant des sentiments de jalousie, de tourner la résistance opiniâtre du prince des Asturies. Il prit donc plaisir à bien accueillir, avec une curiosité narquoise, ce favori fameux. Savary l'avait installé dans une petite maison sur la route de Biarritz ; il l'amena à l'audience de Marrac. — La déception fut immédiate ; la conversation montra promptement qu'on n'avait en face de soi qu'un allié ou un adversaire également médiocres ; et la pensée se confirma de ramasser une couronne que des mains si faibles ou déjà enchaînées ne soutenaient plus.

Pour un jour, l'Empereur remit au lendemain les affaires, afin de recevoir l'Impératrice qui arrivait de Bordeaux ; sa présence d'ailleurs ne serait pas indifférente au bien joué de la partie et ce n'était pas du temps perdu que d'avoir autour de soi une Cour brillante. Toute la garnison fut sous les armes ; les déploiements de cavalerie, les musiques, les fanfares, le canon, les lampions mettaient la ville en liesse. Joséphine s'en alla droit à Marrac où les présentations, les réceptions, les galas commencèrent. En même temps que l'évêque, le préfet, les autorités municipales, confondus dans cette foule bigarrée et prosternée, les Infants vinrent saluer la souveraine. Tout marquait pour eux une place inférieure ; la présence de leurs parents allait la rendre plus subalterne encore.

Napoléon les souhaitait maintenant ces « Vieux Rois » et ordonnait à dessein, pour souligner le contraste, la pompe de leur réception :

Les troupes sous les armes depuis la porte de la ville jusqu'au

ogement du Roi. Le commandant de la place, toutes les autorités civiles recevront Charles IV. La citadelle et les bâtiments en rade tireront soixante coups de canon. A la porte du palais, le grand maréchal souhaitera la bienvenue. Le général Reille fera fonction du gouverneur du palais; un chambellan sera de service auprès du Roi, un autre auprès de la Reine; M. d'Oudenarde, écuyer de l'Empereur, aura soin du service des voitures. Toutes les dépenses seront aux frais de la cassette impériale; la table sera fournie par les cuisines de l'Empereur. Le gouverneur du palais prendra tous les jours les ordres du Roi pour les consignes. Il y aura un piquet de cavalerie et de gardes d'honneur. On mettra à la porte deux cuirassiers à cheval (1).

Tout fut conforme à cette minutieuse étiquette. La bonhomie de Charles IV troubla un peu cet apparat : en descendant de carrosse dans la cour du palais, il criait haut et parlait à chacun; on eut dit un hobereau rentrant de voyage et retrouvant ses métayers. Les Espagnols se présentèrent pour le « baise-main » ; les plus compromis dans la révolte d'Aranjuez furent les plus empressés. La satisfaction du Roi s'accroissait, elle s'assombrit en voyant ses fils, et s'il eut pour le second un *buenos dias*, assez sec, il arrêta l'aîné qui faisait un mouvement pour le suivre dans ses appartements, par une parole violente : « C'est trop fort ! N'as-tu pas assez outragé mes cheveux blancs ? » — Ferdinand demeura confondu, sans réponse, les yeux baissés, et se retira avec ses familiers qui partageaient sa gêne et son émoi.

Napoléon se présenta à son tour. Ce fut pour Charles IV et Marie-Louise l'occasion de redire leurs chagrins, leurs alarmes. « Votre Majesté ne sait pas, soupirait le débile monarque, ce que c'est que d'avoir à se plaindre d'un fils ! » — Quand l'Empereur, songeur, rentra à Marrac, son opinion était faite sur tous ces Bourbons qu'il voyait pour la première fois ; il se

(1) Napoléon à Duroc, 30 avril 1808.

sentait délivré d'un profond souci : aucun d'eux ne pouvait peser lourd dans sa balance : Charles IV est « un brave homme, l'air d'un patriarche franc et bon ». Marie-Louise « a son cœur et son histoire sur sa physionomie, cela passe tout ce qu'il est possible d'imaginer ». — Ferdinand est très bête, très méchant, très ennemi de la France ; « vous sentez qu'avec mon habitude de manier les hommes, son expérience de vingt-quatre ans n'a pu m'en imposer. » — Godoy « commence à reprendre ses sens ; il a l'air d'un taureau, avec quelque chose de Daru » (1).

Monter dans la calèche aux livrées impériales envoyée par Napoléon, fut pour le vieux monarque une chose grave ; ce n'était plus l'antique carrosse doré et Charles IV hésita positivement à se hausser sur un marchepied qu'il estimait dangereux (2). Comme il gravissait avec difficulté l'escalier de Marrac au bas duquel l'Empereur était venu le recevoir. « Appuyez-vous sur mon bras, je suis fort, » dit Napoléon (3). Une foule empressée avait salué sur la route les souverains et témoignait par des vivats une sympathie qui n'allait pas, en face de leur décadence, sans quelque teinte de mélancolie ; les acclamations redoublèrent lorsque Charles IV parut sur le perron du château ; il s'arrêta et répondit avec une aisance vraiment noble qui sentait son prince. — A l'entrée des appartements, Napoléon pressait le pas, il s'en aperçut : « Votre Majesté, dit-il à la Reine (il lui offrait la main), trouve peut-être que je vais un peu vite ? — Mais, Sire, c'est assez votre habitude, » répondit Marie-Louise. Au moment de s'asseoir à table, Charles IV constata l'absence du prince de la Paix dont la place était marquée au *couvert* du grand maréchal. « Et Manuel, dit-il alarmé, où est Manuel ? »

(1) L'Empereur à Talleyrand, 1^{er} mai 1808.

(2) *Mémoires de Constant*.

(3) *Mémoires de Menneval*.

L'Empereur eut un sourire et fit approcher le favori (1).

Ce festin, dont le récit fit le tour de l'Europe, excita l'humour des caricaturistes anglais. Une estampe de Roulandon porte le titre de *Billingsgate* (nom du « marché aux poissons » de Londres), c'est-à-dire le « Langage de la Halle à Bayonne ou le Dîner impérial. » La reine d'Espagne, levée, rouge de colère et de vin, crie au prince des Asturies : « Je vais vous le dire en face et devant mon cher ami *Boney* : vous n'êtes pas le fils du Roi!... Ainsi vous n'avez qu'à vous taire. » — Et Ferdinand : « Madame, je connais vos tours et ceux du prince de la Paix. » — Charles IV, l'œil désolé : « Je voudrais bien qu'on laissât un pauvre roi jouer tranquillement du violon. » — Napoléon assis au haut bout : « Si vous continuez à mener pareil vacarme à ma table, je vous envoie tous au corps de garde! »

Pour outrée qu'elle paraisse et qu'elle soit, cette « charge » brutale demeurerait symbolique; en langage de taverne elle traduisait des réalités, et l'Empereur travaillait avec fébrilité à réaliser un plan qui, le 1^{er} mai, n'était pas encore « entièrement conçu ». Le fait de reconnaître Charles IV comme roi lui était prétexte à tout arbitraire, à toute fantaisie; ainsi il refusait, les tenant pour « disqualifiés », d'admettre Cevallos d'abord, Labrador ensuite, à des pourparlers avec M. de Champagne. Aux portes de Bayonne il faisait arrêter les courriers partant pour l'Espagne et saisir les lettres de Ferdinand, considéré comme « simple particulier ». Les plaintes nouvelles que ce prince laissait échapper et les colères qu'il manifestait au sujet d'un guet-apens dont il demeurait la très maladroite victime, servaient à le perdre sans retour. A la frontière, les correspondances de ses partisans étaient également inter-

(1) DE BAUSSET, *Mémoires*. — Les contemporains ont rapporté avec abondance ces détails; si quelque inexactitude y avait place, le ton de ces anecdotes indiquerait encore l'impression produite et l'état de l'opinion publique.

ceptées, suivant une méthode établie qui ne respectait pas les dépêches diplomatiques. Beauharnais s'était irrité des soustractions indiscrettes dont il était victime de la part des agents du prince de la Paix. C'est à la suite de semblables procédés, employés par l'Empereur, exécutés par Lavalette, que nos archives des Affaires étrangères possèdent les rapports du chef de la légation de Prusse à la cour d'Espagne (1).

Chacun des intermédiaires politiques ainsi écarté sous un prétexte ou sous un autre, Napoléon marchait à son but, droit et vite; vite surtout, car il s'était prescrit un délai fort court : « Il est nécessaire, écrivait-il le 30 avril à Murat, que dans ces deux jours je débrouille ces affaires » (2). A la vérité, il les débrouilla, et pour la seconde fois le nœud gordien fut tranché par l'épée. — Charles IV, comblé d'honneurs d'autant plus appréciés qu'ils lui étaient prodigués par le plus grand prince du monde, après des jours d'angoisses et des procédés méprisants infligés par ses propres sujets, Charles IV ne comptait plus. Ferdinand ne compterait pas longtemps; toutefois il manifestait une résistance inattendue. Sa suite : Cevallos, Labrador, l'Infantado, Ayerbe, pensa qu'il n'avait pas le droit de renoncer à ses droits; seul le duc de Frias, craignant pis, penchait à accepter le troc ridicule du trône

(1) « Il est nécessaire d'arrêter à la poste toutes les lettres des ministres étrangers qui résident à Madrid. Il faut les retenir une quinzaine de jours; on les laissera passer après ce délai.

« Le déchiffrement des dépêches du sieur Henry, chargé des affaires de Prusse à Madrid, serait très essentiel dans les circonstances actuelles.

« Il est nécessaire aussi de retarder toutes les lettres venant d'Espagne et adressées à la division espagnole qui est sous les ordres du prince de Ponte-Corvo. Prenez des mesures pour cela; vous me ferez connaître ce que vous aurez fait. Il faut apporter une vingtaine de jours de retard dans le passage de ces lettres, et les faire visiter attentivement pour en ôter toutes celles d'un mauvais esprit. » — L'Empereur à M. de Lavalette, Saint-Cloud, 29 mars 1808.

(2) Lettre non publiée dans la *Correspondance*. Recueil LECESTRE, t. I.

d'Étrurie (1). Escoïquitz, décidément subjugué par l'Empereur, croyait tout effort désormais inutile. On trouva un moyen dilatoire : « Ferdinand VII » par une lettre à son père lui remettrait la couronne; mais n'ayant pas le droit de disposer de l'Espagne sans le consentement de la nation, il poserait la condition formelle que cette restitution volontaire fût faite devant les *Cortès* dûment convoquées et assemblées (2).

Charles IV apporte cette missive à l'Empereur, qui sur-le-champ lui dicte en réponse la lettre fameuse : « Mon fils, les conseils perfides qui vous environnent ont placé l'Espagne dans une situation critique, elle ne peut plus être sauvée que par Napoléon (3)... » Voilà le ton. Puis vient une longue phraséologie sur le procès de l'Escurial, les trahisures de l'Angleterre, les trahisons des gardes du corps au palais d'Aranjuez, les intrigues de feu la princesse des Asturies; enfin l'affirmation nouvelle des droits royaux de Charles IV non abdiqués, et de l'indignité de Ferdinand que sa conduite prive de la succession légitime. Ça et là, des maximes politiques qui sentent les scribes césariens : « Tout doit être fait pour le peuple et rien par lui. » Mots et idées aussi éloignés de l'esprit du pauvre Charles IV qu'il est possible de l'imaginer. — Le lendemain, à son tour, la petite « Cour » de Ferdinand avait rédigé une longue réponse qui ne manquait ni de dignité ni d'adresse : le prince rappelait les injustices et les fautes qui avaient attiré sur Godoy la colère des Espagnols, il en prenait à témoin l'Empereur et sa lettre récente (4); il redi-

(1) *Mémoires du marquis d'Ayerbe*, p. 3.

(2) Cette lettre est datée du 30 avril ou du 1^{er} mai, elle est contresignée par Cevallos. Le prince propose de gouverner comme « Lieutenant » de son père, et stipule que Charles IV, s'il revient à Madrid, « n'amènera point avec lui les personnes qui méritent à juste titre la haine de la nation ».

(3) Lettre du 2 mai 1808.

(4) Lettre du 16 avril 1808 : « J'ai reçu la lettre de V. Altesse; elle doit avoir acquis la preuve dans les papiers qu'Elle a eus du Roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté... »

sait combien Charles IV avait paru sincère dans son abdication, la satisfaction qu'il en avait exprimée à tout le corps diplomatique; comment lui-même, Ferdinand, n'était venu à Bayonne que sur les promesses solennelles, formelles, réitérées de Murat et de Savary, assurant tous deux que l'Empereur l'y reconnaîtrait pour roi d'Espagne; avec fermeté il renouvelait sa proposition de convoquer les *Cortès* sur le sol national, alors il remettrait le pouvoir entre les mains des représentants de la patrie. Si le vieux monarque persistait à croire que ses infirmités et son âge devaient le condamner au repos (et l'Espagne lui offrait un asile plus digne et plus sûr qu'aucune contrée au monde), son fils exercerait la Régence. La situation actuelle devenait très claire : il n'était question rien moins que « d'exclure pour toujours leur famille du trône d'Espagne et d'y mettre à sa place la famille impériale ». Cette substitution ne pouvait avoir la moindre légitimité sans « le consentement de *tous* les ayants droit à la couronne », et nul ne l'estimerait sincère et libre, faite sur un sol étranger (1).

Réfuter ces déductions semblait difficile; brusquer les événements l'était moins. Ce même jour, Godoy, intermédiaire soumis entre ses maîtres et l'Empereur, faisait signer à Charles IV la nomination du grand-duc de Berg comme lieutenant général du royaume; on pensait écarter de la sorte cette Régence dont parlait Ferdinand et jeter le pont entre le Roi qui allait abdiquer la couronne et l'Empereur qui devait la recevoir. — En effet, le lendemain matin, 5 mai, sans autre forme de procès, un *traité* cédait à Napoléon tous les droits de Charles IV sur l'Espagne et les Indes.

On se préparait à se réjouir réciproquement d'une solution aussi simpliste, quand, l'après-midi même, les nouvelles arrivées de Madrid arrêtaient l'élan de cette satisfaction.

(1) Lettre du 4 mai 1808.

DEUXIÈME PARTIE

L'AVÈNEMENT DES BONAPARTES

CHAPITRE PREMIER

LE DEUX MAI

La *Junte* laissée à Madrid par Ferdinand. — Murat l'effraie et rassure l'Empereur. — Arrivée de M. de la Forest, le nouvel ambassadeur. — Surexcitation du peuple de Madrid. — Le 1^{er} mai. — Menaces de Murat. — *Dos de Mayo* : l'enlèvement de don Francisco; le combat de l'Arsenal; les charges de cavalerie; la commission militaire. — Les morts.

Émotion produite à Bayonne. — Les ordres contradictoires de Ferdinand. — La scène du 5 mai. — Ultimatum de Napoléon. — Le prince des Asturies « abdique » (6 mai). — Il abandonne ses droits (10 mai). — La couronne d'Espagne donnée à l'Empereur. — Les « compensations » : Chambord et six millions. — Réceptions de Marrac. — Départ de la famille royale. — La mission de Talleyrand à Valençay.

Soulèvement patriotique de l'Espagne. — Position difficile de Murat; il joue au souverain; ses espérances, sa déception. — Les diamants de la couronne d'Espagne. — Ordres, reproches de l'Empereur. — Sa proclamation aux Espagnols (25 mai). — Maladie de Murat. — Mission de Savary. — Retour de Murat, nommé roi de Naples (7 juillet.)

I

Ferdinand avait adroitement affermi sa puissance en laissant derrière lui une sorte de représentation : O'Farrill, Azanza, Gil de Lemos, don Sébastien Piñuela, ministres de la guerre, des finances, de la marine et de la justice; pour la

forme, le président était son oncle don Antonio de Bourbon, le prince le plus nul et le plus borné. Murat avait d'abord souri de ce Conseil; il fut obligé de le compter pour quelque chose, car il figurait le gouvernement espagnol et derrière lui se rangeait tout Madrid. Comprenant à merveille l'impossibilité d'une résistance de vive force, les membres de cette junte usèrent d'atermoiements : sans repousser aucune demande, ils répondaient invariablement qu'ils allaient en référer à Ferdinand; pressés, ils alléguaient une coutume contraire, invoquaient une loi opposée; longueurs qui coûtaient aussi peu à leurs habitudes de paresse méridionale et à leur flegme castillan qu'elles énervaient le Gascon ardent et bruyant qu'était Murat.

Dévorant ses mécomptes journaliers, il inventait des « dérivatifs » très particuliers : « M. de La Forest va essayer de convertir O'Farrill; Reille veut bien se charger de convertir sa femme, qui est une maîtresse femme et qui mène complètement son mari. » — « J'ai promis des bals aux femmes pour la semaine prochaine et je ferai donner un combat de taureaux dont je paierai les frais... Je ferai aussi donner un feu d'artifice... Enfin, je veux me ruiner, mais jamais argent ne sera mieux dépensé, si j'ai le bonheur de réussir à remplir les intentions de Votre Majesté. » Il avoue ne pouvoir « s'en tirer » avec 100,000 francs par mois, et demande un crédit pour des sommes qu'il remboursera « si Sa Majesté l'exige ». C'est avec cette bonhomie matoise, qui désarme le blâme, que le Grand-Duc comprenait la direction d'une nation irritée, ulcérée, brûlant de vengeance.

Il était à peu près livré à ses propres forces : l'homme habile envoyé pour remplacer Beauharnais, La Forest, venait bien d'arriver, mais mal au courant des hommes et des choses (1).

(1) La Forest arriva le 8 avril à Madrid; Beauharnais partit le 17. — René-

Ce diplomate de la vieille école, mêlé à toutes les négociations du remaniement de l'Allemagne, ayant montré son talent à Berlin lors des graves difficultés de 1806, possédait du tact, de la politesse et faisait profession d'une admiration sans réserve aux volontés impériales. La douceur de ses manières se manifestait dans la discrétion de ses discours, plus encore dans la souplesse de sa plume. Ses dépêches fréquentes, parfois quotidiennes, abondantes, toutes en nuances, offrent dans le style classique, un modèle de la diplomatie de bon ton. Murat d'abord fut enchanté de ce très courtois compagnon : « C'est un homme de beaucoup de sens, disait-il, il a absolument la même opinion que moi. »

Très surpris par son rappel, M. de Beauharnais, qu'une implacable disgrâce attendait en France, avait laissé l'ambassade à un subalterne, Bellocq, qui le lendemain lui écrivait : « Mon rhume continue, je ne suis pas trop bien portant, je tâcherai cependant de ne pas succomber pendant l'absence de Votre Excellence en me ménageant tant qu'il sera possible. » Cela promettait de l'activité! — Murat en déployait davantage dans sa correspondance toujours optimiste : « Votre Majesté peut s'en rapporter à moi, il n'arrivera rien à Madrid. » (12 avril.) — « Nous continuons à jouir de la plus grande tranquillité. » (14 avril.) — « Toutes les affaires d'Espagne sont terminées. » (1^{er} mai.) Avec la fatuité d'un bellâtre, il mande qu'à la parade, « les grandes dames semblent le provoquer avec les plus beaux yeux du monde ».

Charles-Mathurin *de La Forest* (1756-1846). Consul à New-York (1783). Envoyé au congrès de Lunéville (1800) et à la Diète de Ratisbonne (1802). Ministre plénipotentiaire en Bavière (1801). Ambassadeur à Berlin (1803). Conseiller d'État (1807). Comte de l'Empire (1808). Ambassadeur à Madrid (1808-1813). Ministre des affaires étrangères (1814). Pair de France (1819). Ministre d'État (1824). — GEOFFROY DE GRANDMAISON, *Notice sur le comte de La Forest*, lue à l'Académie des Sciences morales et politiques le 24 décembre 1904.

Napoléon s'impatiente. Toujours certain d'avoir en Murat un sous-ordre docile, il ne manque pas de se plaindre cependant de ses lenteurs, de tancer vertement ses balourdises, de mettre en garde sa naïveté.

A tout prendre, le lieutenant de l'Empereur, entouré de ses baïonnettes, pesait d'un poids victorieux sur le Conseil espagnol. En vain, Gil de Lemos, O'Farrill, manifestaient leurs craintes d'un soulèvement; le marquis de Caballero paraissait s'accoutumer à la pensée d'un changement dynastique si l'Espagne en devait recevoir des réformes; le vieux Sébastien Piñuela, dans sa probité et sa douleur, ne pouvait que rappeler les traditions violées; don Antonio écoutait sans rien dire, probablement aussi sans rien comprendre. La position de Ferdinand en France paralysait toute résistance; que serait-il advenu de lui si la Junte avait paru s'élever contre les volontés de Murat? Les moyens dilatoires se brisèrent entre ses mains le jour où les princes furent réunis à Bayonne.

Le bon moment paraissait donc venu : Murat produisit la pièce où Charles IV protestait contre son abdication. Il obtint cet expédient que, sans préjuger la solution qui allait intervenir entre le père et le fils, le Conseil gouvernerait « au nom du roi d'Espagne », sans spécifier si c'était Charles IV ou Ferdinand VII. Telle était la force de ces politiques : Murat manifesta son contentement d'avoir établi ce compromis, et la Junte s'estima très aise d'avoir sauvé l'étiquette.

Mais le public ne se payait pas d'enfantins subterfuges. Quand il fallut faire publier cette contre-abdication, on ne trouva pas dans Madrid un seul imprimeur consentant à donner ses presses. Le grand-duc de Berg n'osa passer outre; il demanda à l'Empereur de lui envoyer, de Bayonne, une équipe de compositeurs! Une nouvelle démarche amena une

émeute; un officier français, M. de Fumel, alla porter le texte à l'imprimeur Eusebio Alvarez, qui refusa son concours. La foule se massait devant la maison, le commandant Rosetti, le prince de Hohenzollern, aides de camp de Murat, furent menacés du poignard, et leur sang-froid seul les sauva d'un peuple irrité et furieux. Par malheur l'éveil se trouvait donné, alimentant la fermentation des esprits.

Un commun sentiment d'angoisse étreignait les cœurs : gentilshommes, gens d'église, magistrats s'entendaient à voix basse; le frisson du patriotisme secouait les *capas*; les rixes avec nos soldats devenaient fréquentes; à la nuit, on jouait facilement du couteau; dans le faubourg de Carabanchel, un officier trop exigeant était frappé par un prêtre, et l'assassin, considéré comme un vengeur, trouvait vingt complices pour assurer sa fuite. Aux « envahisseurs », au milieu des rues, hommes et femmes disaient des injures, lançaient des brocards, dans l'impunité des moqueries proférées en une langue que les « franchutes » ne comprenaient pas. Couplets accompagnés de guitare, chansons rythmées par les castagnettes se reprenaient sur les promenades, dans les carrefours. La populace criait contre ces *borachos de gavachos*; les boutiquiers faisaient des jeux de mots faciles sur *Bona* ou *Malaparte* « el Corso »; on appelait le grand-duc de Berg, la « grande tige de choux », *Gran troncho de berzas* (1). Et à leurs amoureux qui regardaient tranquillement les parades des cavaliers de Murat, les *manolas* à l'œil irrité jetaient ce reproche : « Les Français s'empareront de vous avant que vous ne vous en soyez aperçus... (2). »

L'ignorance des usages du voisin est souvent le seul motif de la raillerie du peuple; les mœurs françaises étaient prises à partie par ceux qui les travestissaient en mal. Murat affectait

(1) MESONERO ROMANOS, *Memorias de un setenton*, t. I, p. 34.

(2) Lettre de Murat, 18 avril.

de l'assiduité le dimanche à la messe et ordonnait que nos troupes vinsent évoluer dans les églises; dès qu'entraient les pelotons, les fidèles sortaient en foule; cette affectation était irritante, et comme la discipline voulait que nos hommes, en tenue de service, gardassent leurs bonnets à poil, on criait au scandale, au sacrilège, chez une nation où l'armée est toujours tête nue aux offices comme aux processions.

Le départ de Ferdinand avait été accueilli avec tristesse, sa marche sur Burgos avec dépit, son séjour à Vittoria avec inquiétude; quand il eut dépassé la Bidassoa, un cri s'éleva contre ses conseillers : ils avaient terni l'honneur de la couronne par cette condescendance impie et compromis la sûreté même du souverain. Leur confiance n'était-elle pas de la trahison, tout au moins elle devenait de la sottise. Ils n'avaient donc rien compris, rien deviné, rien vu? Le duc de l'Infantado fut le plus maltraité; on le chansonna à son tour dans un refrain qui fut sur toutes les lèvres : « Bête le jour, bête la nuit, je m'en vais en voiture... »

Alarmé par l'absence de Ferdinand, craignant le démembrement de la monarchie, la perte des colonies, le retour de Godoy, sentant les soldats de l'Empereur maîtres des forteresses, des routes, des passages, Madrid était en éveil, on courait aux nouvelles, on vivait dans l'anxiété; toute pensée demeurait sombre. Ces sentiments gagnaient peu à peu Murat qui prononçait le mot très juste « d'anarchie ». Pendant la première quinzaine d'avril, il avait éprouvé l'impression contraire : il ne parlait que des bravos donnés, des ovations reçues, des visites faites à notre camp de Chamartin, au milieu duquel il avait fait dresser la « tente impériale », que chacun venait voir; enfin, il écrivait à Napoléon que la population madrilène, fatiguée de l'incertitude, trouvait la solution la plus prompte en le proclamant, lui, Murat : roi. — La parole fatidique était proférée!

Le clergé apportait au sentiment national un appoint considérable. Les bénédictins pouvaient bien accueillir les chasseurs de la garde et les traiter « comme les fils de la maison », mais le courant soulevait contre nous, à côté de l'aristocratie des prêtres de paroisse (bénéficiers ou chanoines), les plébéiens de l'Église : ces moines, enfants du peuple si populaires (1). Leur bouche ne tarissait pas : nos soldats, ils les représentaient comme des impies ; l'Empereur, on connaissait déjà ses démêlés avec le Pape, comme un apostat. Les couvents ne pouvaient regretter Godoy, dont l'administration savait puiser dans les trésors d'Église ; mais les changements qui menaçaient le royaume n'atteindraient-ils pas la richesse matérielle des monastères et l'influence morale du clergé ? Dans les envahisseurs de la patrie, il fallait aussi voir les contempteurs des choses saintes. Le *fraïle* encourageait d'autant mieux la résistance qu'il pensait prêcher la croisade. La religion enfante les martyrs, le patriotisme les héros ; quand les deux causes se confondent, leurs serviteurs s'estiment invincibles. Le danger de jeter au vent pareille semence, c'est de la voir tomber parfois sur un sol inculte : il produit alors des fruits amers. A côté des dévouements, des immolations, des sacrifices, on rencontre de la fureur, du fanatisme, de la folie, comme chez ce frénétique qui, en pleine rue, frappa de son coutelas un officier, un caporal et un tambour ; arrêté par des dragons espagnols, il répondit froidement « qu'il s'était tout à coup senti inspiré de tuer trois Français ».

Le dimanche 1^{er} mai, jour de marché, avait amené en foule dans la ville les paysans des environs. L'agitation était au comble, on ne s'entretenait que des événements, de la nécessité de sauver l'Espagne du joug étranger. Les têtes se mon-

(1) Madrid comptait alors 395 membres du clergé séculier et 1,894 moines, dont près de 1,400 appartenaient aux ordres mendiants.

taient, la fierté castillane aurait rougi si elle avait compté ses adversaires. La nouvelle du jour augmentait la colère : la Junte ayant refusé le départ des derniers membres de la famille royale encore à Madrid, Murat avait répondu qu'il se passerait de la permission et que le lundi matin l'Infant don Francisco et sa sœur, la reine d'Étrurie, prendraient la route de France. Cette exigence significative avait consterné les partisans de la paix; les esprits ardents s'excitaient à jouer sur cette carte leur farouche résistance. De tous les princes espagnols, cet enfant de quatorze ans se trouvait le dernier qui foulât encore le sol de la patrie : le conserver, était la ressource suprême. Madrilènes et paysans partageaient une pensée si simple. Dans l'après-midi, quelques escadrons de dragons français ayant traversé au pas la *Puerta del Sol*, noire de monde, les sifflets partirent comme l'insulte qui précède le combat.

Le lundi 2 mai, les premiers rayons du soleil, en éclairant les rues, réveillèrent des groupes de paysans qui avaient dormi sous les porches des hôtels et sur les marches des églises. Instinctivement cette foule sans domicile se dirigea vers le palais; les gens du peuple les y suivirent; tous les soupçons se confirmaient : des voitures attelées, venues des écuries royales, étaient rangées devant les grilles. C'était l'honneur de l'Espagne qu'elles allaient emporter; il fallait faire effort pour les retenir.

La reine d'Étrurie parut; l'agitation croissait et, de bouche en bouche, on se répétait que l'Infant versait des larmes en descendant l'escalier du château. Une vieille femme, écho machinal de toutes les pensées, s'écria : « Ils nous l'enlèvent ! » — L'étincelle tombait sur la poudre : une rumeur gronda, les couteaux brillèrent, les chevaux furent saisis au poitrail, leurs traits coupés. — Un aide de camp de Murat s'approchait pour saluer la Reine et assurer son départ; la vue de

son uniforme redoubla la fureur : entouré, pressé, menacé, en dépit d'un officier des gardes wallonnes qui comprend le danger de cette folie, il est frappé de tous côtés; les grenadiers du poste voisin accourent, l'arrachent, frappent à leur tour, reçoivent des coups de pistolet, répondent par des coups de fusil. Justement ému d'une bagarre où il pensa laisser la vie, l'aide de camp Lagrange monte chez le Grand-Duc en criant : « A l'émeute ! »

C'était une éventualité à laquelle Murat avait songé, surtout depuis les recommandations faites par Napoléon lui-même, évoquant leur première rencontre de Vendémiaire : « Vous devez vous souvenir des circonstances où, sous mes ordres, vous avez fait la guerre dans les grandes villes. On ne s'engage point dans les rues, on occupe les maisons des têtes de rues et on établit de bonnes batteries (1). » Préparé à agir militairement, Murat y était aussi très disposé : il se trouvait, depuis la veille, sous le coup des reproches de l'Empereur le taxant de faiblesse, et sa réponse, qui était encore sur sa table, indique bien son état d'esprit : « C'est une tuile qui me tombe sur la tête. Je ne croyais pas mériter le reproche d'avoir manqué d'énergie. Je ne sais qui peut parler à Votre Majesté de rassemblements; je ne puis les dissoudre à coups de canon, puisqu'il n'en existe pas. Soyez bien convaincu que je suis disposé à donner une bonne leçon au premier qui en formera (2). » Ces rassemblements qu'il nie, qu'on lui annonce, qu'à plus de cent cinquante lieues de distance on voit et qu'on lui reproche, à lui, de ne point voir, ils sont là, sous sa fenêtre. Quel réveil ! Voilà encore une « tuile ». Ah ! du moins l'heure sonne de la « bonne leçon » (3).

(1) Napoléon à Murat, 10 avril 1808.

(2) Murat à l'Empereur, 1^{er} mai 1808, AF IV, 1606.

(3) Napoléon (lettre à Talleyrand, 6 mai 1808), emploie cette même expression.